

Année 1927

No 37

POUR LE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1927

PAR

CLAUDE Charles, Henri, Edmond

Vétérinaire Major en disponibilité
Né à Sedan (Ardennes), le 21 mars 1876

La race barbe

est-elle en dégénérescence en Algérie ?

JURY { *Président* : M. GOSSET, professeur à la Faculté de Médecine
 { *Assesseurs* : { M. DECHAMBRE { professeurs à l'École Nationale
 { M. BRESSOU { Vétérinaire d'Alfort.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15. RUE RACINE, 15

1927

ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1927

N° 37

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1927

PAR

CLAUDE Charles, Henri, Edmond

Vétérinaire Major en disponibilité
Né à Sedan (Ardennes), le 21 mars 1876

LE CHEVAL BARBE

La race barbe

est-elle en dégénérescence

en Algérie ?

JURY { *Président* : M. GOSSET, professeur à la Faculté de Médecine
{ *Assesseurs* : { M. DECHAMBRE { professeurs à l'École Nationale
 { M. BRESSOU { Vétérinaire d'Alfort.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15. RUE RACINE, 15

1927

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE.

Directeur : M. E. NICOLAS.

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Écoles Vétérinaires, P.-J. CADIOT, A. RAILLET, H. VALLÉE.

PROFESSEURS



	MM.
Anatomie descriptive des mammifères domestiques.	BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale, matière médicale	MAIGNON.
Physique et chimie médicales, toxicologie, pharmacie.	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique; histoire naturelle médicale.	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique; sémilogie et propédeutique, jurisprudence.	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique; médecine opératoire, obstétrique	MOUSSU.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique.	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique, inspection des denrées alimentaires; autopsies	PETIT.
Hygiène et agronomie; zootechnie et économie rurale	DECHAMBRE

CHEFS DE TRAVAUX

MM. DELMER.
LEBLOIS.
LESBOUTYRIE.

MM. MONVOISIN.
MOUSSU (R.).
VERGE.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE

A MA FEMME

Bien faible gage de ma profonde et inaltérable affection.

A MON FILS ET A MA FILLE

Témoignage d'un tendre et constant dévouement.

A TOUS MES PARENTS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GOSSET

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

*Qui nous a fait le grand hon-
neur d'accepter la présidence de
notre thèse.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DECHAMBRE

Professeur d'Hygiène, d'Agronomie, de Zootechnie
et d'Economie rurale, à l'Ecole vétérinaire d'Alfort

*Modeste témoignage de notre
respectueuse reconnaissance ; en
le remerciant d'avoir bien voulu
être notre juge.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BRESSOU

Professeur d'Anatomie descriptive des Mammifères domestiques
à l'Ecole vétérinaire d'Alfort

Hommage sincère et respectueux.

A MES ANCIENS MAITRES

A MES AMIS ET CAMARADES

LE CHEVAL BARBE

La race barbe est-elle en dégénérescence en Algérie ?

INTRODUCTION

Il est une assertion que beaucoup se plaisent à formuler en France et en Algérie, que le cheval barbe est en pleine dégénérescence, que ses caractères de race se fondent vers la médiocrité, que le taux de ses qualités tend à baisser en même temps que décroît la moyenne de la production.

Il est un refrain que l'on reprend dans le Tell toutes les fois qu'un mot touche à l'élevage et, à en croire certains observateurs tout au moins superficiels et pressés de conclure, ce cheval, qui fut le compagnon fidèle et glorieux à la fois des anciens maîtres du sol, est appelé à disparaître avec le peu qui lui reste de ses dons d'autrefois.

C'est là l'opinion non déguisée de nombreux Algériens, opinion généralement corroborée par les nouveaux venus en Afrique qui voient pour la première fois le cheval barbe dans toute sa nudité et apprécient d'emblée, à leur juste valeur, ces chevaux petits de taille, anguleux, qui impressionnent

si désagréablement leur sens de l'esthétique et heurtent leur compréhension du beau en matière de cheval.

Toute une éducation serait nécessaire pour leur faire accepter que certaines lignes peuvent être belles sans être harmonieuses, quand elles sont considérées dans le sens de leurs utilités, et habitués qu'ils sont aux formes développées et plus suivies dans leur ensemble des chevaux d'Europe, ils regardent avec une moue significative ces chevaux, à peine moyens, aux lignes heurtées et vigoureuses, mais presque toujours sans distinction et qu'écrase le plus souvent un cavalier trop grand et hors de proportion avec sa monture.

Quelle chute pour ces esprits prévenus qui s'apprêtaient à jouir du spectacle tant vanté d'une chevauchée superbe où cavales et étalons, aux lignes idéalement harmonieuses, luttent de vitesse dans toute l'explosion de ce sang oriental fameux ! C'est l'estampe ancienne que l'on décroche et qu'on brûle, tant est loin du cheval arabe proverbial, le lamentable sujet qui nous apparaît et, avec la vision du noble étalon et de la fine cavale qui tombe, tombent aussi toute l'admiration que l'on éprouvait pour cette race renommée et la confiance en son avenir que commandait son passé !

A vrai dire, le thème n'est pas nouveau. Au temps de Salomon déjà le cheval arabe, — un des ancêtres du cheval nord-africain actuel, — « s'abâtar-

dissait », et, sans les soins que prit ce roi pour conserver quelques types purs dans ses écuries de Jérusalem, la race eut été perdue.

Après une nouvelle période de prospérité, nouvelle dégénérescence par suite de l'immigration en Arabie de Juifs et de Chrétiens et de querelles intestines entre Arabes. Les destinées de la race vont être à nouveau compromises sans l'heureux concours de quelques tribus nobles et guerrières qui ont conservé des chevaux de race.

Puis vient Mahomet qui fait des soins à donner aux chevaux un devoir pour le Croyant.

— « Le cheval est l'animal préféré du Prophète qui ne craint pas d'essuyer ses naseaux avec la manche de sa tunique, comme lui a recommandé l'Ange Gabriel » (Coran).

— « Mahomet promet le Paradis à ceux qui traitent bien le cheval. »

— « Le cheval est l'enfant de l'Islam. »

— « Les forteresses des Arabes sont leurs armes et leurs chevaux. »

— « Chaque grain d'orge donné à vos chevaux vous vaudra une indulgence dans l'autre monde. »

— « Le cheval fait l'Arabe roi du désert » a dit le Prophète, homme prudent et perspicace, qui mettait dans le cheval la fortune de l'Arabe.

Au xv^e siècle, sous la domination des Turcs qui dépouillent les Arabes de leurs biens et razzient

les troupeaux, les meilleurs chevaux sont enlevés et les autres souffrent, avec leurs maîtres, des duretés de l'esclavage. La moyenne baisse de nouveau et l'on peut constater un point d'arrêt que certains ont traduit par signes de dégénérescence.

Plus tard, les conditions de la vie se relevant, une amélioration sensible se fait sentir jusqu'à l'époque de la conquête de l'Algérie.

Aux premiers temps de l'occupation française, le cheval barbe était à peu près le seul représentant de la race chevaline en Algérie. C'était un excellent cheval se rapprochant par certains côtés du type arabe, rapprochement qu'accentuait encore une similitude parfaite dans la fonction et les conditions de vie, ainsi que des croisements successifs au temps du passage des Maures en route vers l'Espagne. Il était remarquable par toutes les qualités qui font le bon cheval de guerre.

Mais la période de l'invasion des Roumis marque un nouveau stade pendant lequel l'évolution de la race subit un à-coup et nous assistons à une nouvelle décadence. Décadence rapide à la vérité !

Dès 1844, on remarque en effet que « les bons chevaux se font rares en Algérie, qu'on n'en rencontre plus que chez les vieux et que le sang a quelque chose d'appauvri » (Maréchal Bugeaud).

Cependant, en 1850, Richard du Contal, qui a pu étudier le pays et les ressources, depuis la Tunisie jusqu'au Maroc, alors qu'il était vétérinaire aux Spahis, apporte des constatations absolument opposées

quant à la qualité et à la quantité de la production chevaline :

« Les chevaux barbes ne sont pas difficiles à trouver sur nos côtes de Barbarie... On a dit que l'Armée ne s'y recrutait que difficilement et que par conséquent il n'y en avait plus ; mais l'armée paie de 4 à 600 francs seulement ses chevaux de troupe et une tribu ne lui livrera pas un bon étalon pour ce prix : qu'on les paie bien et les Arabes ne manqueront pas d'en amener de l'intérieur » (1).

Et l'ancien directeur de l'Ecole des Haras, ayant su apprécier, en Auvergne, l'heureuse production de l'étalon Mascara, « un barbe fort ordinaire », « élevé rustiquement par le bédouin de l'Atlas », écrit tout simplement :

« Vingt-cinq chevaux comme lui, régénéreraient la race Auvergnate perdue aujourd'hui » (1).

C'est là, certes, l'affirmation d'un sang généreux et qui n'a rien d'appauvri !

En 1855, le Maréchal Randon, Gouverneur général de l'Algérie et les Généraux-commandants des 3 Provinces, « gênés dans la remonte de cavalerie » créent des Dépôts d'Etalons impériaux, tout en maintenant les étalons des tribus.

Et depuis cette époque jusqu'à nos jours, ce sont de nouvelles alternatives, avec des hauts et des bas,

car on cause souvent de dégénérescence et, lorsqu'on se plaint de l'état actuel, on cite avec un hochement de tête désolé le temps où cela se passait autrement. Et c'est de trente ou quarante années tout au plus que l'on parle.

Mais alors, de 1844 ou même de 1855 à 1890, la race barbe avait-elle repris ses performances anciennes pour les reperdre à nouveau plus récemment ?

CHAPITRE PREMIER

LA DÉGÉNÉRESCENCE DU CHEVAL BARBE D'APRÈS LES AUTEURS. SES CAUSES : LEUR INFLUENCE.

Il semble que tous les auteurs, civils ou militaires, qui, de 1830 jusqu'à ces dernières années, se sont occupés du cheval du Nord de l'Afrique et ont résolu d'écrire son histoire, n'ont pu se soustraire à cette obsession de la dégénérescence du cheval barbe. Tous ont réservé à cet attristant sujet un chapitre spécial, appuyé de nombreux commentaires, et si le vocable varie souvent avec l'auteur, du moins les causes restent généralement les mêmes et sont acceptées en grande majorité par tous les écrivains.

En raison de la guerre qui, après la prise d'Alger a sévi sans interruption et avec tant de violence sur tous les points de l'Afrique « les chevaux devenaient rares en Algérie et leur sang avait quelque chose d'appauvri ». — Général Daumas (2).

Les tribus de l'Ancienne Régence d'Alger étaient nombreuses et très riches en chevaux ; la guerre les a décimées et nous ne craignons pas d'être taxés d'exagération

en disant qu'elle a fait disparaître du sol algérien plus de 200 000 têtes. Là ne s'est pas borné le mal ; en apportant un trouble immense dans l'administration des tribus, la guerre les a empêchées de se livrer, pendant de longues années à la production chevaline. Aussi le pays, tout en s'appauvrissant, a-t-il vu disparaître bien des types précieux. — Vallon (3).

Parmi les causes qui ont amené la *dégénérescence* du cheval barbe, on peut placer en première ligne la grande consommation de chevaux qu'ont coûté la conquête du pays et les guerres de Crimée et d'Italie, le grand nombre de chevaux employés à remonter les régiments légers venus de France, la destruction de la féodalité arabe, l'appauvrissement des chefs, notre malheureuse guerre de 1870, et aussi les années successives de disette... etc. — Auréggio (4).

La population chevaline de l'Algérie, autrefois si prospère, s'est beaucoup appauvrie depuis notre conquête... Aujourd'hui, le chiffre de la population chevaline a beaucoup diminué ; les types anciens se sont modifiés, ont fusionné et les chevaux ont perdu de leur valeur. Les causes principales de cette *déchéance* sont les insurrections, les guerres continuelles des Arabes, les spoliations de territoires, les razzias, le manque de tranquillité et de sécurité, la destruction de la féodalité arabe, l'appauvrissement des tribus, l'abolition des fantasias, la disparition des goums, le défrichement et le morcellement des terrains, les progrès de la colonisation en général, les années de disette, le défaut de soins, de prévoyance et l'entêtement des Arabes, les pertes relativement élevées occasionnées par la dourine,

maladie contagieuse qui menace d'une façon sérieuse l'élevage algérien, la difficulté croissante de l'élevage par les indigènes, l'incapacité des colons à les remplacer, et l'obstacle qui résulte de ce qu'on ne pratique pas la castration des chevaux de service, enfin les avantages qu'offre l'élevage du mulet. — Jacoulet et Chomel (5).

La principale cause de la *dégénération* incontestable de la race chevaline en Algérie, consiste dans l'emploi de mauvais reproducteurs. Pour les faire disparaître et ramener la race à son état primitif, il est nécessaire d'appliquer la castration aux chevaux défectueux et ne conserver que des géniteurs de choix. — Lefèbvre (6).

Pas un seul auteur qui ait apporté l'écho d'une contradiction tant l'unanimité est entière et la foi absolue. Cela prend les proportions d'une véritable école qu'aurait inaugurée Vallon, et dont les enseignements acceptés par Aureggio, repris par M. Jacoulet, ont fait depuis de nombreux adeptes parmi les générations actuelles de vétérinaires et d'hippologues.

Et il suffirait, pour nous en convaincre, de relire le rapport de M. le Vétérinaire-principal Jacoulet, au sujet d'un travail de M. le Vétérinaire en 2^e Lafargue, sur « L'amélioration du cheval barbe de guerre ».

En quelques phrases sobres et correctes, le concurrent, après un certain nombre d'auteurs qui l'ont précédé, met

en vedette les *grandes causes de cette décadence, causes bien connues* de tous ceux à qui l'Algérie chevaline est familière (7).

Nous aurions pu citer beaucoup d'autres exemples de cet accord des auteurs, mais ceux que nous avons relatés sont suffisants pour montrer que les errements sont souvent entretenus et perpétués par cet esprit d'assimilation facile que professent précisément le plus grand nombre des hommes de cheval.

Nous parlions d'école et de Vallon. On trouve déjà chez cet auteur cette contradiction manifeste qui consiste à faire un portrait évidemment trop flatté d'un cheval qu'il vient de marquer du stigmate de la dégénérescence.

Et chacun, à son exemple, reprend la série des causes de dégénérescence, de décadence, de déchéance, de dégénération, de dégradation même ; accepte, avec sa navrante prophétie d'un avenir sans espoir, la théorie si juste de l'abâtardissement d'une race à laquelle cependant il se plaît, par ailleurs, et toujours avec le maître, à reconnaître des qualités extraordinaires et une incomparable valeur.

Écoutons plutôt Vallon :

Le cheval barbe de nos jours est, à peu de choses près, ce qu'était le numide, tant sous le rapport de la conformation extérieure que sous celui des qualités... L'expérience de trente années en Algérie et de trois en Crimée, ainsi qu'en

Italie, a démontré qu'il est le meilleur cheval du monde, non seulement dans les pays où il est élevé, mais encore en Europe (8).

M. Jacoulet poursuit :

Les chevaux barbes ou africains sont forts pour leur taille ; vigoureux, énergiques, harmonieux, brillants, résistants aux fatigues et aux privations ; ils sont peu impressionnables, dociles, très maniables, robustes et d'une longue durée. D'une résistance extraordinaire dans les climats secs, ils peuvent faire des courses très longues sans autres aliments qu'un peu d'orge et d'eau saumâtre, vivant pour ainsi dire de « la bise qui passe ». Ces chevaux se sont acquis une renommée universelle traduite par ce proverbe : Les chevaux barbes meurent mais ne vieillissent jamais (9). »

Citons encore Vallée de Loncey qui sut si bien se documenter auprès du Vétérinaire-principal Pomaret, à la Jumenterie de Tiaret :

C'est à l'œuvre qu'il faut voir les chevaux barbes pour les bien juger et c'est chez eux qu'il faut envisager le sang. Sobres, dociles, patients, ils sont en général pleins de courage et de fond et d'une sûreté de jambes à toute épreuve. On voit ces soi-disantes rosses galoper dans des terrains où un cheval français du nord passerait difficilement au pas, contourner ou franchir les obstacles avec une merveilleuse agilité et sous un soleil brûlant, montées par de lourds cavaliers, souvent mal nourries, n'ayant pas toujours de l'eau à discrétion, traitées comme trop souvent le cavalier français,

civil ou militaire, traite son cheval, c'est-à-dire sans soins et sans amour, faire malgré cela, pendant une série de quinze, vingt, trente jours, des marches journalières de 30 à 40 kilomètres, dans des pays accidentés, à travers des torrents et des broussailles, sur des pentes rocheuses (10).

Sont-ce bien là les caractères et les aptitudes d'une race appauvrie et déjà déchue ?

Nous avons trouvé énumérées, au cours des citations précédentes, les causes de dégénérescence invoquées par les auteurs. Nous nous contenterons de les passer en revue et de les commenter rapidement.

Les unes : « *Manque de sécurité, insurrections, raz-zias, guerres continuelles* », ont diminué ou plutôt disparu depuis la Conquête.

« *Les années de disette, les défauts de soins, l'imprévoyance et l'entêtement des Arabes, l'utilisation des poulains trop jeunes, la non-castration des animaux de service* », ne sont pas des causes dues à l'occupation française. Elles ont toujours existé et leur influence aurait dû se faire sentir sur les destinées de la race barbe depuis des temps immémoriaux. Enfin, c'est encore là un état de choses que nous avons plutôt amélioré depuis que nous foulons le sol de l'Algérie.

D'autres : « *Suppression de la vie nomade, des habitudes pastorales, disparition des mœurs guerrières* », semblent avoir été juxtaposées tout exprès

pour nous montrer que même lorsque les causes sont inverses et semblent se détruire, les effets peuvent être reconnus semblables. Les mœurs guerrières ne vont pas de pair, habituellement, avec les habitudes pastorales et nous ne savons plus, en définitive, si c'est parce que nous avons fait du guerrier un colon ou parce que, au contraire, nous avons chassé le doux pasteur de ses champs, que nous avons attenté à la destinée du barbe.

Enfin, d'autres raisons, d'ordre économique, auxquelles on semble attacher une importance toute spéciale, se retrouvent sous la plume de tous les auteurs. Ce sont : « *le morcellement et le défrichement des terres, la spoliation des territoires, la modification de l'état politique du pays, la suppression de la féodalité, l'appauvrissement des tribus* ».

Certes, en supprimant quelques grandes tentes, on a du même coup fait disparaître quelques familles de chevaux dont les caractères remarquables se transmettaient, conservés par une sélection jalouse, avec une grande pureté. Ces chevaux portaient pour ainsi dire la marque de fabrique du grand chef. Mais de ce que cet état de choses ait disparu, faut-il conclure que la race toute entière en ait éprouvé un ralentissement dans son évolution, à plus forte raison un choc en retour ? Il serait vraiment excessif d'attacher une telle importance à un fait particulier. Et si nous voulions, comme certains, conclure à toute force, nous pourrions même en apprécier les conséquences à rebours et nous féliciter de ce que

cet apanage du sang, auquel semblaient seuls avoir droit les étalons des grandes tentes, se soit diffusé dans le commun des tribus après la disparition de la féodalité.

Quant à l'appauvrissement des tribus et aux causes connexes, il existe des statistiques assez éloquentes pour ne pas les discuter. Nous citerons quelques chiffres.

La superficie du territoire algérien ensemencée en céréales par les indigènes couvre 2.202.654 hectares qui produisent annuellement 11.380.696 quintaux de céréales (orge, maïs, sorgho, bechna, dari, millet). Les Européens ne cultivent que 874.714 hectares qui donnent 7.941.709 quintaux.

Au point de vue de l'élevage, l'indigène entretient annuellement 4.281.648 moutons contre 323.249 aux Européens ; et 752.130 bœufs contre 120.901 seulement.

Véritablement sont-ce là des chiffres qui nous incitent à pleurer sur la misère de l'Arabe et peut-on sérieusement invoquer une telle cause de dégénérescence, sans risquer de passer pour un observateur tout au moins superficiel ? Avec 6.145.042 quintaux d'orge et 584.100 quintaux d'avoine, les indigènes ont du grain pour les 205.000 chevaux qu'ils possèdent (11).

« *L'amélioration, la création, la multiplication des routes, des voies ferrées* », ont pu intervenir en facilitant aux indigènes la vente de leur récolte totale. Mais, autre conséquence, l'Arabe attelle comme l'Européen et l'utilisation du cheval de trait est

devenue plus courante. N'avons nous pas entendu souvent les colons et les indigènes eux-mêmes déplorer le mauvais état des routes et réclamer un meilleur entretien qui permettrait l'emploi de chariots à quatre roues au lieu des charrettes à deux roues actuelles, traînées par de lourds et puissants limoniers, à l'allure du pas. Leurs barbes, disaient-ils, pourraient alors remplacer les chevaux de gros trait et les relations se trouveraient de ce fait accélérées.

M. le professeur Dechambre cite précisément la facilité des communications, avec l'hygiène et l'alimentation, comme les facteurs les plus importants de l'amélioration des races françaises, depuis un demi-siècle.

« Il est évident que la plupart de nos races se sont profondément modifiées depuis un demi-siècle. L'hygiène et l'alimentation ont joué un rôle important. Toutefois, il ne faut pas oublier que la facilité des communications et des échanges commerciaux a contribué largement aussi à cette transformation en favorisant l'expansion des races déjà perfectionnées et permettant l'emploi d'étalons qui ont introduit de nouveaux caractères et des conformations meilleures » (12).

Vérité en deçà ne saurait être erreur au delà de la Méditerranée.

« *Les avantages qu'offre l'élevage du mulet* », les progrès de l'industrie mulassière, très marqués

dès les premières années de l'occupation française, ont été invoqués par quelques-uns comme un nouvel indice de l'insuffisance du barbe dans l'utilisation journalière. C'était là encore une erreur d'appréciation qu'il convient de relever.

Le mulet africain remplit toutes les conditions qu'on est en droit d'exiger du tracteur de ferme. Il est facile à élever, demande peu de soins, court peu d'aléas et se nourrit plus facilement que le poulain. En dehors des services qu'en attend l'éleveur qui le destine à son propre usage, ce sont là des conditions très attrayantes, pour l'indigène surtout qui l'élève en vue de la vente. Dès l'âge de deux ans le mulet arrive à valoir un prix rémunérateur et l'acheteur se montre généralement moins difficile et moins regardant que lorsqu'il s'agit d'un cheval.

La colonie trouve deux auxiliaires précieux dans le cheval et le mulet du pays, plus adroits dans les mauvais chemins, plus aptes aux travaux de culture, et elle les emploie de préférence aux mulets importés d'Espagne ou du Poitou qui, trop lourds, sont plutôt recherchés pour le grostrait sur route.

Un point intéressant est celui qui consiste à envisager l'industrie mulassière comme fonction intégrante de l'élevage du cheval. Les juments saillies par les baudets ne sont pas présentées aux étalons des stations ; le nombre des saillies devrait donc diminuer qu'effectuent chaque année les étalons de l'Etat. Or le chiffre des juments présentées n'a jamais cessé d'augmenter. De 1186 en 1854, il

était monté en 1924 à 28.708. Et pour cette même année 1924, la production chevaline accusait un accroissement très appréciable sur l'année précédente : 9.246 produits contre 7.934 en 1923 (11).

Le nombre des mulets a donc augmenté dans la colonie, parallèlement à celui des chevaux, en même temps que se faisait sentir un besoin nouveau résultant de l'extension du trafic sur route, soit de centre à centre, soit de la propriété ou du village aux gares de chemins de fer. On s'explique mal qu'on ait pu rapprocher le développement du cheptel mulassier de la prétendue dégénérescence du cheval barbe.

Et toujours à propos du mulet, nous sommes amenés à envisager une dernière cause de déchéance invoquée : « *la disparition des goums* ».

Les arabes de la frontière à qui les Bureaux arabes imposaient le service du goudj quand ils étaient possesseurs d'un cheval ou d'une jument, ont changé leur monture contre un mulet pour se soustraire à cette obligation. Aussi dans quelques cercles de la frontière marocaine, au cours de récents événements, a-t-on dû prendre des mesures de rigueur et empêcher « *bessif* » cette substitution.

Dans ces conditions on voit que c'est plutôt le maintien des goums qui aurait poussé, dans certaines contrées du moins, à la diminution du nombre des chevaux.

En résumé, toutes les causes invoquées pour expliquer la dégénérescence ont été inopérantes ou

n'ont exercé qu'une action très discutable sur les caractères extérieurs et les qualités du cheval barbe. Cependant, il serait injuste de notre part de ne pas reconnaître que ces causes ont pu avoir, à certaines époques, une influence sur le nombre de la cavalerie indigène; — encore ont-elles dû se heurter à des tendances contraires qui les ont contrebalancées ou même anihilées, si nous en croyons toujours la statistique.

En 1867, en effet, on comptait dans la colonie 203.681 chevaux. En 1897 : 215.203 ; — en 1907 : 225.874 ; — et en 1920, malgré les réquisitions amenées par le conflit mondial, et en dépit des conditions économiques créées par le développement de l'automobilisme : 252.000 !

La concurrence des tracteurs et des camions automobiles s'est montrée autrement cruelle pour les animaux de gros trait et particulièrement les mulets importés.

De 171.658, en 1906, le nombre des mulets déclarés était descendu, en 1926, à 159.687 : soit une diminution de 12.000 individus au cours de ces vingt dernières années (11).

Obéissant à une véritable suggestion, — nous l'avons déjà dit, — chacun des auteurs, qui se sont occupés du cheval barbe, a parlé de sa dégénérescence, mais aucun n'a songé à préciser en quoi cette dégénérescence consistait et sur laquelle des qualités essentielles de cet excellent cheval elle portait.

Peut être pourrait-on objecter que le mot « dégénérescence », pris dans son sens le plus général, n'implique pas l'idée d'une dégradation, d'une altération et désigne simplement : « le changement qu'éprouve un organisme lorsqu'il passe sous l'empire d'autres circonstances que celles qui lui sont habituelles, et dont le résultat est de lui faire perdre son caractère générique, et de lui faire acquérir des formes, des propriétés nouvelles ». — Littré (13).

C'est exact ! Mais, en vétérinaire, le mot prend une signification toute différente ; il indique : « le résultat d'influences modificatrices qui font descendre, soit les individus, soit les races, d'un état naturel ou artificiel à une condition inférieure » (13).

Or, c'est bien avec cette acception spéciale que nos auteurs ont employé le mot dégénérescence, devenu synonyme de dégénération, de dégradation, de déchéance, d'abatardissement, etc., etc. C'est d'ailleurs indifféremment qu'ils utilisent, nous l'avons vu, ces vocables.

En vérité, on a parlé et on parle de dégénérescence dans tous les temps et dans tous les pays.

Bourgelat, en l'an 1770, dans un chapitre intitulé « *Des dégénérations*, » proclamait ces dégradations comme une loi inéluctable de la nature.

— « Mais si tel est l'ordre de la nature que les dégénérations de l'animal dont il s'agit (le cheval) transplanté ou non, sont inévitables, ne dégénérera-t-il pas aussi dans ses productions ? Ne participeront-

elles pas des influences de la nouvelle nourriture et du nouveau climat ? Le développement de la forme ne changera-t-il pas peu à peu dans les *dégénérations*... Il est certain que ces *dégradations* sont infaillibles » (14).

Et le fondateur des Écoles vétérinaires, après avoir constaté le *dépérissement* des étalons limousins, des étalons normands et d'une infinité d'autres étalons qui pouvaient fournir autrefois différentes provinces de France, « telles que l'Auvergne, le Roussillon, une partie de la Navarre, la plus grande partie de la généralité d'Auch, le Morvan, le Bugey, le Forez, etc., formulait cette conclusion empreinte du plus noir pessimisme : « Nos races françaises sont absolument éteintes » (15).

En 1907, M. Jacoulet écrivait : « La principale (cause de *décadence*) est la modification de jour en jour plus effective qu'éprouvent les mœurs et les intérêts du peuple arabe par le fait de notre influence » (7).

Ne semble-t-il pas entendre comme un écho lointain du glas sonné cent-trente-sept ans auparavant, pour la disparition des races françaises ?

Pourquoi *décadence* ? C'est une conception pour le moins étrange de l'évolution d'une race.

Décadence ? Non pas ! Transformation tout simplement.

Peut-être certains voient-ils avec regret disparaître les types anciens, mais les besoins changent, la

fonction nouvelle exige de nouvelles adaptations, et le moteur se transforme insensiblement avec les nouvelles exigences.

Qui oserait prétendre que le cheval de nos jours est utilisé comme du temps des Maures et que les routes, avec leur train de voitures et d'équipages, ne demandent pas un autre auxiliaire que les sentiers des montagnes ou les pistes des plaines ? Le tracteur a remplacé le porteur et inévitablement il doit se mettre dans la peau de son nouveau rôle.

Certes ceux qui pensent qu'améliorer une race c'est retourner à son origine ne s'y retrouvent plus : « Il ne s'agit pas de reconstituer des types disparus, tâche impossible et dépourvue d'avantages économiques. » [P. Dechambre]. Au point de vue utilitaire, nous ne devons tenir compte que de l'adaptation aux conditions de vie et de travail et nous estimons qu'améliorer une race, c'est tendre vers le maximum de rendement. Et si la forme change, du moins dans ses détails, et si le type lui-même plastiquement se transforme, faut-il pour cela crier au massacre et pleurer sur le passé ?

CHAPITRE II

ORIGINE DE LA RACE. — ÉVOLUTION DU TYPE BARBE. — LE CHEVAL BARBE : SES CARACTÈRES, SES APTITUDES, SES QUALITÉS.

Les hippologues ont émis de nombreuses hypothèses et ont été longtemps en dissidence sur l'origine du cheval nord-africain. Depuis les travaux de Pietrement l'accord semble s'être fait et les auteurs modernes admettent généralement que « la population chevaline du nord de l'Afrique s'est constituée par le mélange de trois types ethniques :

« 1^o La race chevaline à front bombé et à croupe avalée, dite race barbe, amenée par les peuplades de race punique, qui devinrent la souche des tribus berbères.

« 2^o La race chevaline à front plat et à croupe horizontale, dite race arabe, dont l'apparition coïncide avec les débuts de la domination musulmane.

« 3^o La race à profil fortement busqué et à croupe avalée, dont les caractères sont plus accentués que chez la race barbe, et qui vient du Dongola. »
— P. Dechambre (16).

Evolution du type barbe

Au cours des migrations des peuples de l'Orient vers l'Occident, pendant une longue série de siècles ces trois types se sont mêlés au point de n'en plus former qu'un seul : le type barbe.

A l'époque de la conquête, tous les chevaux qu'on rencontrait en Algérie présentaient les caractères de ce type barbe.

Entre les mains des indigènes, de par la religion, de par la tradition si puissante chez les peuples musulmans, de par les mœurs, la race chevaline avait toujours évolué sous l'empire d'une sélection, du croisement avec l'arabe et du milieu. Sous ces trois influences associées, les ascendants passaient aux descendants les signes bien arrêtés qui constituent le type, avec quelques modifications de taille et de conformation.

« Les barbes algériens avaient un air de famille qui les distinguait nettement de ceux de Tunisie, du Maroc ou d'Egypte ; de plus chacune des trois provinces avait son type spécial, et les influences du climat, de la nature du sol, de la nourriture, du mode d'élevage avaient créé autant de familles de chevaux qu'il y avait de grandes tribus. Les chevaux de Constantine étaient bien distincts de ceux d'Alger et d'Oran ; les chevaux du Tell ressemblaient peu à ceux des Hauts-Plateaux et du Sahara »

Les influences qui avaient créé ces espèces agis-

sant constamment sur toutes ces variétés maintenaient et perpétuaient les caractères physiques les qualités et les aptitudes des chevaux en rapport avec les besoins des tribus qui les utilisaient.

Sous notre domination, la colonisation devait introduire des méthodes d'exploitation et de culture différentes, des conditions d'hygiène meilleures, des utilisations nouvelles et le cheval barbe ne pouvant se soustraire aux grands facteurs d'accommodation et d'adaptation aux milieux devait forcément se transformer.

Créés en 1855 « pour rendre à l'Algérie son ancienne prospérité chevaline », les dépôts d'étalons et les étalons de tribus, en répandant sur tout le territoire les étalons venus de tous les points de l'Algérie, de la Tunisie et de la Syrie, devaient puissamment contribuer à cette transformation et à la fusion des variétés.

La population chevaline actuelle est en état de « variation désordonnée » et n'a pas encore atteint la limite de sa mutabilité, le point de fixité qui fait que le type se transmet invariable. Les caractères essentiels des trois races primitives se sont mêlés, mais ne se sont pas entièrement confondus, malgré l'ancienneté des croisements ; ils se manifestent encore chez un grand nombre de sujets, soit mélangés en proportions à peu près égales, soit associés avec prédominance de l'un ou l'autre type. Beaucoup d'individus se présentent décousus, nettement disproportionnés.

Les chevaux de l'Ouest ont pris un peu de taille de ceux de Constantine, et la croupe avalée des uns a gagné un peu d'horizontalité au contact des autres ; les chevaux du Sud ont acquis plus d'ampleur, plus de musculature des chevaux du nord, et ceux-ci plus de finesse et d'harmonie dans les lignes. Dans le Tell, la race tend de plus en plus à s'unifier pour nous donner un type moyen, arabe-barbe, qui présente de grandes qualités et fait un cheval tout au moins égal en valeur à l'ancien cheval arabe, préférable au cheval syrien actuel.

Malgré les modifications apportées dans le format et dans les proportions, la race barbe, bien adaptée, vivant dans son véritable milieu et soumise aux mêmes conditions d'élevage, a conservé les coordonnées fondamentales des types primitifs et les qualités traditionnelles les plus précieuses.

Aujourd'hui encore, l'Algérie possède des groupes homogènes de chevaux ayant un cachet tel qu'il est impossible de les confondre, pour peu qu'on en ait l'habitude. Dans tous les principaux centres d'élevage, on trouve de beaux et bons barbes, parfois peu gracieux et petits, mais toujours extrêmement énergiques, robustes, sobres, rustiques, d'une résistance extraordinaire aux privations et aux fatigues, d'un dressage facile, incomparables chevaux de guerre, merveilleux chevaux de trait léger. Assurément les sujets d'élite sont rares, mais c'est la règle générale dans tous les pays.

Le cheval barbe actuel

Sur vingt sujets, pris aux quatre coins du « bled » algérien, nous n'en trouverons pas deux qui se ressemblent, et pourtant il est indéniable que le cheval barbe a un type si caractéristique, si net, si défini qu'on le reconnaît entre tous.

De quoi donc sont faites ses caractéristiques ?

Voilà bien ce qu'il faut préciser.

Le cheval barbe [*Equus caballus africanus*. (San-son.) *Equus caballus mongolicus*. (Pietrement)] appartient au type convexe, eumétrique, médio-ligne. Dérivant à la fois des deux races asiati-ques, aryenne et mongolique, il participe aux qualités de ces deux races, mais il se distingue nettement de l'aryen au front plat par « le profil en S allongé de la tête dite « moutonnée »... et « la silhouette corporelle en parfaite harmonie avec la conformation céphalique ».

« Par toute sa plastique, ce type est un sub-
busqué à extrémités fines ». — P. Déchambre (17).

C'est « le cheval à tête de poulain » de Baron. —

Mais un standard unique et ^{est}immuable de la race chevaline du Nord de l'Afrique dans l'état actuel, ne saurait être donné, le prototype de la race se présentant sous des caractères différents selon la région où on la rencontre.

SES CARACTÈRES

Les formes du cheval barbe ne sont pas aussi belles, ses proportions aussi harmonieuses que celles de l'arabe ; il est plus anguleux, moins gracieux.

Sa robe est bai-marron, baie, noire, alezane, rouan vineux (Rhiras, Sétif,) ou grise. Cette robe grise, qui se rencontre chez de nombreux sujets, souvent avec des mouchetures, parfois des truitures, est un héritage de la race aryenne.

Sa taille varie de 1 m. 38 [Souk. Ahras, (Constantine), Djelfa (Alger)] jusqu'à 1 m. 60 [Ténièt, Saïda (Oran), Ilodna, M'sila (Constantine) Les Arbaa (Alger)], et même 1 m. 65 selon la nature du sol et la nourriture ; grand et étoffé dans les plaines fertiles, il reste petit dans les contrées montagneuses et arides. La moyenne de la taille peut être fixée à 1 m. 48.

La tête est longue, busquée, « moutonnée », souvent chargée de ganache [Tlemcen, les Ghos-sels. (Oran.)], mal coiffée et mal attachée [Lallah-Marghnia (Oran). Les Adaouras, Aumale (Alger)], mais les sujets plus près du sang arabe l'ont carrée ou très légèrement busquée (Constantine), large du haut, expressive, bien éclairée et bien coiffée [Flittas, Medjaher (Oran), Aribis (Alger), Khenchela, Tebessa (Constantine)].

L'encolure est souvent un peu courte, rouée, mais

parfois longue, grêle, renversée (Constantine) et séparée du garrot par le coup de hache.

La poitrine est longue, haute, spacieuse; les côtes un peu aplaties (Sidi Aïssa, Bou-Saâda); le garrot épais, peu sorti mais prolongé en arrière ou saillant (Constantine); le dos est tranchant, bien dirigé, souvent voussé (dos de mulet); le rein court, large, bien soudé, souvent convexe; le flanc court; la croupe étroite, tranchante, oblique avec les saillies des hanches et des fesses accusées, ou parfois effacées (Medjaher); les cuisses sont plates; les « fesses minces et fuyantes »; l'attache de queue est basse, mal détachée; le ventre peu développé.

Le barbe s'appuie sur quatre bons membres, fins, « acuminés ». L'épaule bien musclée est droite, l'avant-bras manque de longueur. La jambe gagnerait à être plus descendue. Les articulations sont larges et solidement établies, hautes; le genou de bœuf, les jarrets étranglés à la base se rencontrent chez de trop nombreux chevaux de la province d'Oran.

Le canon est long et mince avec des tendons secs et bien dessinés, ou mal détachés (Constantine); le paturon, court, parfois long et bas jointé [Daya, Sebdou (Oran)].

Le sabot haut et étroit, aux talons serrés, est fait de bonne corne. Les chataignes sont petites et peuvent être absentes aux membres postérieurs.

Les aplombs de l'avant-main sont réguliers, par-

fois panards, tandis que les membres postérieurs sont trop souvent clos.

Fort, étoffé, énergique, le barbe est d'un tempérament sanguin et nerveux, décelé par la finesse de la peau, de ses poils et de ses crins longs et soyeux.

Bourgelat a tracé une silhouette vigoureuse et bien campée du cheval barbe « qui tire son origine des races arabes » ; mais le barbe qu'il a pris pour modèle était en réalité un arabe-barbe, bien près du sang arabe, si nous en jugeons par les lignes et les aptitudes que lui a prêtées le célèbre écuyer :

« On trouve en lui du nerf, de la finesse, de l'haleine ; il est léger et prompt à la course ; sa taille excède rarement celle de quatre pieds huit pouces ; on a cru observer en France, en Allemagne, en Angleterre, qu'il produisait plus grand que lui... Son encolure est longue, fine, peu chargée de crins et biensortie du garrot ; la tête en est belle et petite, assez souvent moutonnée ; son oreille est bien placée ; ses épaules sont plates, le garrot en est décharné et bien élevé ; les reins sont courts et droits ; les flancs pleins ; les côtes bien tournées ; la croupe est un peu longue ; la queue est placée un peu trop haut ; les jambes sont belles... » (18).

La confusion est très excusable, en raison de la fusion des deux sangs arabe et barbe due à des mélanges millénaires, mais elle nous prive d'une

comparaison intéressante qui nous eut permis d'apprécier l'amplitude des modifications subies par le type barbe de la fin du XVIII^e siècle à nos jours, modifications indéniables qui marquent un stade dans l'évolution de la race mais n'impliquent nullement une période de dégénérescence.

SES APTITUDES.

Le cheval barbe est surtout et avant tout un excellent cheval de cavalerie, mais c'est aussi un tractionneur de voitures légères, et, dans ses deux adaptations professionnelles, il s'est acquis de nombreux titres à la considération des hommes de cheval ou de métier pour qui les beautés d'une race ne résident pas toutes entières dans la ligne et dans le bouquet.

Quand nous aurons rappelé les mérites du barbe et ses états de service, nous n'aurons pas à insister longtemps sur ce que cette légende de la dégénérescence du cheval algérien a de peu fondé.

Depuis les temps les plus reculés, le cheval du nord de l'Afrique s'est imposé comme un cheval de guerre remarquable. Strabon, Gratius Faliscus, Elien, Hérodien ont vanté ses qualités, sa vigueur, sa docilité, sa rusticité, sa sobriété, son endurance.

Le cheval numide, l'ancêtre du barbe, jouissait d'une haute renommée et la cavalerie numide, lors des guerres puniques et des expéditions d'Annibal en Italie, fut pour les Romains un redoutable adversaire.

La race aryenne, avançant vers l'ouest, au cours des conquêtes entreprises par les disciples du Prophète, rencontra dans le nord de l'Afrique la race chevaline à tête busquée. Les deux races mises en présence se mêlèrent et les croisements bien loin d'affaiblir leur sang, le régénérèrent.

Pendant la conquête de l'Algérie, le cheval barbe remplaça bientôt le cheval européen de nos troupes montées et tout officier venant de France, pour prendre part à quelque expédition, avait pour premier soin de se procurer des chevaux indigènes, se gardant bien de s'aventurer dans le pays, encore moins dans la montagne, avec des chevaux européens.

La cavalerie d'Afrique et la cavalerie légère française montées en chevaux barbes participent brillamment à toutes les expéditions, en Crimée, en Italie, au Mexique, au Maroc. Partout les chevaux barbes font preuve de qualités d'endurance et d'énergie admirables « prouvant que si, comme le dit le chant populaire arabe, ils pouvaient la soif et la faim, ce que l'on concédait assez, ils pouvaient aussi les intempéries et l'expatriation, ce que l'on niait très fort. » — [Général Daumas (19.)].

En Crimée, les barbes supportent les intempéries d'un hiver rigoureux, les fatigues et les privations d'une campagne pénible. Deux régiments de chasseurs d'Afrique ont pris part aux opérations dès le début. Au printemps 1885, après comparaison avec les diverses races du corps expéditionnaire, deux

régiments de chasseurs d'Afrique sont envoyés pour renforcer l'effectif. Tous ces chevaux barbes résistent d'une façon remarquable ; par contre les merveilleux chevaux anglais, si préparés et tant vantés, « fondent comme la neige au soleil ».

Le général Daumas, dans son ouvrage sur le cheval de guerre, a publié un certain nombre de lettres écrites à la gloire du cheval barbe, sous Sébastopol. Elles seraient toutes à reproduire ; citons en quelques passages :

Devant Sébastopol, le 20 novembre 1854.

... En dépit des embarquements, des débarquements, du froid et des misères inévitables de la guerre, mon régiment compte encore 133 chevaux par escadron. C'est à n'y pas croire...

COMTE DE CHAMPÉRON.

Colonel du 4^e chasseurs d'Afrique.

Quartier général devant Sébastopol, le 28 janvier 1855.

... Les chevaux barbes sont les seuls qui résistent bien aux épreuves du climat et de la nourriture...

CANROBERT.

Général-en-Chef.

Devant Sébastopol, le 2 février 1855.

... Nos chevaux souffrent mais ceux des chasseurs d'Afrique se maintiennent à merveille...

RANSON.

Chef d'Escadrons d'Etat-Major.

Devant Sébastopol, le 5 février 1855.

...Tachez que pour la remonte on nous envoie des chevaux d'Afrique, nous en avons grand besoin...

VAUBERT DE GENÈS.

Lieutenant-Colonel, Aide-de-camp du général en chef.

Devant Sébastopol, le 6 mars 1854.

...Quant aux chevaux d'Afrique, ils ont fait des preuves sans égales, tout le monde en veut aujourd'hui et les Anglais, quand ils peuvent s'en procurer, les payent sans marchander à belles livres sterlings...

TROCHU.

Général Chef de l'Etat major du 2^e Corps d'Armée.

Devant Sébastopol, le 30 mars 1855.

...Nos chevaux d'Algérie ont admirablement supporté les rigueurs de l'hiver, les privations et les fatigues. On croyait qu'ils ne pouvaient endurer ni le froid ni la neige, ni la gelée et cependant, ils sont sortis victorieux de toutes ces épreuves qui, Dieu le sait, ne nous ont pas fait défaut, sans autre abri qu'une couverture. C'est une race admirable... Les Anglais nous offrent des prix fabuleux des chevaux barbes que nous avons ici, mais vous pensez bien que les marchés sont très rares ; nous en avons besoin et nous les gardons. J'ai encore le cheval que vous m'avez connu en 1842 ; il a fait toutes mes campagnes en Algérie, avec le Maréchal, duc d'Isly, toutes les expéditions entreprises après son départ, tous mes embarquements et mes débarquements et il est encore si vigoureux et si beau que les Anglais me

tourmentent chaque jour pour que je leur vende. C'est impossible. Ce vieux compagnon mourra chez moi,....

DE CISSEY.

Général Chef d'Etat-major du 1^{er} Corps d'Armée.

En 1870, la Division Marguerite, montée en barbes, trace, au Calvaire d'Illy, une des plus belles pages des Annales de la Cavalerie française. Et cette charge impétueuse, cette folie héroïque arrache au vainqueur allemand les paroles demeurées historiques : « Les braves gens ! »

Le lieutenant-colonel Brozowski, du 1^{er} régiment de dragons de l'armée prussienne, écrivait dans un rapport : « Les meilleurs à beaucoup près de nos chevaux de prise étaient les petits étalons arabes qui cependant sont irréguliers dans leurs allures, et sont trop petits pour nos hommes. »

En Tunisie, au Tonkin, à Madagascar, dans le Sud-Oranais, au Maroc, le cheval barbe a fait preuve de toutes les qualités qui constituent la force, l'énergie, la résistance aux intempéries, aux fatigues, aux privations.

Du camp de Djelma, le 14 novembre 1881, le général Saussier, commandant en chef le corps expéditionnaire de Tunisie, informe le Ministre de la Guerre que le général Bonie, avec toute la cavalerie de la colonne, s'est lancé à la poursuite des rebelles, les a combattus, tantôt à pied, tantôt à cheval, pour enlever leurs positions et qu'il est rentré au camp après avoir fourni un raid de 96 kilomètres.

Dès 1901, les tribus marocaines de la frontière s'agitent, et des « Colonnes d'opérations » doivent intervenir dans le Sud-Oranais : Colonne du Figuig (1901) ; — Colonne des Beni-Snassen et de l'Amelat d'Oudjda (1907) ; — Colonne du Haut-Guir (1908) ; Colonne des Aït-Bouchaouen et d'Anoual (1910).

Ce sont les journées de reconnaissances harassantes, puis les heures enivrantes du « baroud », heures de gloire trop courtes, auxquelles succèdent les mois interminables de la pacification et de l'organisation des territoires occupés, avec leurs corvées pénibles et obscures. Le ravitaillement est précaire, souvent pour les hommes, toujours pour les animaux. L'orge est rare, parfois même fait totalement défaut, mais c'est la vie au grand air, l'existence animée des bivouacs, et le barbe, conservant son entrain et sa bonne humeur, se contente de brouter l'alfa, le chiehkh ou le guéteuf !

1914. La cavalerie d'Afrique, dès les premiers jours de la ruée, est venue en France, répondant à l'appel de la Mère-Patrie. Goumiers, Spahis, Chasseurs d'Afrique, dans la lutte contre l'envahisseur, rivalisent d'héroïsme avec la Cavalerie française, au cours des opérations de mouvement du début et de la « course à la mer ». Nos chevaux africains, une fois de plus, affirment, dans les boues de l'Yser et dans les dunes glacées des Flandres, leurs remarquables qualités de rusticité et d'endurance.

Les rapports établis, de 1914 à 1918, par les vétérinaires chefs de service des régiments algériens, sont à lire. Tous attestent la résistance des effectifs aux affections morbides et relatent le nombre peu élevé des blessures de harnachement, malgré la charge excessive du paquetage et du cavalier. Tous constatent que le cheval barbe de nos jours est demeuré un cheval de troupe incomparable. Aucun ne parle de dégénérescence.

SES QUALITÉS : FOND ET VITESSE.

On trouve consignés dans le livre du Général Daumas, que nous citons plus haut, des exemples extraordinaires de fond concernant le cheval barbe.

Le capitaine de Saint Jullien, commandant l'annexe de Méchéria, rapporte que le colonel Ben. Daoud, alors capitaine, devant se rendre à Tlemcen, partit de Maama (à 32 kilomètres de Méchéria), à 7 heures du matin et arriva le soir même à El. Aricha, ayant parcouru environ 160 kilomètres avec la même jument.

Pendant l'insurrection de Bou-Amama, un indigène des Ouled-Mansourah, apprenant que des Marocains étaient en route pour razzier son douar, partit en toute vitesse donner l'alarme au douar, en reparti après une heure de repos et se trouvait le lendemain à 8 heures, à 35 kilomètres du Chott-Tigri, ayant pris part avec son goum à un engage-

ment avec les Marocains. Il avait parcouru 255 kilomètres dans les 24 heures.

Le général de Gallifet a connu les propriétaires de plusieurs juments qui, poursuivant l'autruche ou l'antilope addax, fournissaient, au galop, des traites interrompues de 22, 28 et 35 kilomètres.

L'Emir Abd-el-Kader affirme que « sans abuser, en mangeant de l'orge ce qu'il veut, un cheval peut faire tous les jours, sans se reposer un seul jour, pendant trois ou même quatre mois, seize parasanges (80 kilomètres) » (20). — Et il cite des groupes de 30 à 40 de ses cavaliers faisant des marches forcées de 300 kilomètres, opérant une razzia et revenant en trois nuits.

Aux courses de Méchéria, en 1913, Saad, entier, 9 ans, 1 m. 46, bai (des Ouled-Fradba, Hamyans), arrive premier après un parcours de 27 kilomètres en 44 minutes.

Les raids effectués par les 1^{er} et 5^e régiments de Chasseurs d'Afrique, sous les ordres des colonels Varin et Aubier, méritent d'être cités comme de beaux exemples d'endurance et démontrent la science parfaite des cavaliers en même temps que la résistance des chevaux nord-africains.

Voilà pour le fond.

Pour ce qui est de la vitesse, le barbe n'est pas un coursier aussi rapide que le pur-sang de choix : il ne parcourt pas le kilomètre en 1 minute 5. Cependant les qualités de quelques uns se sont affirmées de façon indiscutable.

En 1890, César II, 4 ans, fit 3.600 mètres en 4'39. à Oran.

En 1891, Bou Abdelli, a-b, fit 3000 mètres en 3'43, à Alger.

En 1892, Professor, a-b, court à Blida, Souk-Ahras, Tébessa, Bougie, Guelma, Le Sig, Pérrégaux, Aïn Témouchent, Alger, Oran, fournissant pendant trois semaines consécutives une ou deux courses par semaine. — En 1893, à Oran, il enlève la course de fond contre Silphide, pouliche de pur sang anglais, Faisan, 1/8 de sang anglais et Frondeur, anglo-arabe. Mascara, également barbe arrivait second, les autres très loin. — Le 21 mai de la même année, Professor gagnait à Blida la course de fond, 4.500 mètres en 4'51, sur une piste bien connue et dans un terrain fort détrempé. — Il faisait, quelques jours après, sous 70 kilogs, 3.000 mètres en 3'40 ; Jallah, a-b, faisait 1.500 mètres en 1 m 46.

En parlant des succès remportés par certains chevaux barbes sur les hippodromes, notre intention n'est pas de conclure à des généralités englobant l'ensemble de la race. Ce sont là quelques exemples seulement ; mais ils montrent que le cheval du Nord de l'Afrique est un cheval qui n'est pas dépourvu d'intérêt, qu'il possède souvent des qualités de haute valeur, que certains hommes de cheval, hypnotisés par les performances des chevaux de pur sang, ne veulent pas voir. Et quand quelques-uns les veulent utiliser, c'est de façon si bru-

tale, tellement en dehors de toute méthode et de toute raison, qu'il semble que l'on assiste aux ébats de jeunes enfants livrés à leur jeu favori qui cassent les jambes de leur chevaux de bois pour les faire courir sur le ventre.

Nous avons cité les pages élogieuses inspirées par ce fameux cheval de cavalerie. Mais à côté de ce héros, drapé dans son manteau de noblesse, qui de nous n'a pas vu ce vaillant et obscur barbillon, attelé pendant ces longues journées d'été, sur des routes défoncées, aveuglantes de soleil et de poussière, trottant toujours et tirant ces lourdes diligences bondées de voyageurs et surchargées de bagages. Rien n'égale l'endurance de ces braves bêtes, et quand arrive le relai, joyeusement la ration, souvent bien maigre pitance, est attaquée, et c'est en gambadant qu'elles vont à l'abreuvoir.

Attelés aux arabas, nos barbes assurent le ravitaillement des colonnes, des redoutes et des blockhaus, rivalisant de vigueur et de sobriété avec les mulets.

Pour se faire une idée exacte du cheval barbe utilisé au trait, pour savoir ce qu'il vaut réellement et ce qu'il peut faire, il faut s'en servir ou le voir à l'œuvre.

En 1910, une batterie du 3^e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique, attelée avec des chevaux barbes originaires de la Province de Constantine, était désignée pour participer à la Colonne de

Métarka-Anoual (27 avril). Vétérinaire, chef de service, nous pouvions voir ces chevaux faire des étapes quotidiennes de 35 à 40 kilomètres, à travers une région accidentée, dépourvue de pistes, se nourrissant sur le pays, s'abreuvant aux « r'dirs » dans le lit desséché des Oueds. Le 6 juin, la batterie rentrait à Aïn-Sefra, sans avoir éprouvé une seule perte !

On se demande de quoi serait capable une telle race, si on apportait dans son élevage un peu plus de soins et de méthode et dans son éducation plus de principes et de sollicitude.

CHAPITRE III

REPRODUCTION ET ÉLEVAGE

Pour obtenir l'amélioration d'une race, ou plus simplement pour assurer sa conservation, l'éleveur dispose d'un certain nombre de moyens :

A. — Les modes d'élevage.

B. — Les méthodes de reproduction.

C. — Les conditions culturelles.

C'est avec intention que nous n'avons pas suivi, dans cette classification, l'ordre logique : méthodes de reproduction, modes d'élevage...., voulant en effet jeter un coup d'œil sur l'élevage chez le colon et chez l'indigène avant d'examiner comment les méthodes de reproduction sont comprises et appliquées en Algérie.

Après quoi, nous pourrons constater, non sans un certain étonnement, les résultats presque satisfaisants, obtenus dans des conditions si spéciales.

A. — Elevage

Il n'est pas à proprement parler d'élevage en Algérie. Dans le Tell, le colon et l'indigène ont des juments qui travaillent toute l'année, jusqu'au der-

nier jour de leur période de gestation, et le poulain qui naît, tant bien que mal, tombe sur la litière, parfois même sur le sol, se relève, s'allait... et bientôt partage la ration de sa mère quand l'auge n'est pas trop élevée et qu'il y peut plonger son petit museau.

De pâturage, point ! Un paddock, la liberté, de folles randonnées au travers des champs feutrés d'herbes touffues, quel rêve ! Et le soir, la jument harassée livre sa mamelle flasque et poussiéreuse au poulain étique qui la suce et se fâche.

Le sevrage se fait tout naturellement à l'âge de cinq ou six mois.

Oh, certainement il y a des fermes où les choses ont changé. De riches propriétaires, pour la plupart se livrant au commerce des courses, ont fait et font de l'élevage. Mais il s'agit ici d'un élevage spécial, Ce sont des croisements avec le pur sang anglais que l'on y opère, croisements sur la qualité desquels nous aurons bientôt à opiner.

Pour notre part, nous ne connaissons aucun éleveur, dans la colonie, qui se soit attaché à faire du barbe, rien que du barbe, et à orienter les qualités de cet excellent cheval vers les nécessités de son utilisation actuelle. L'élevage, dans le Tell, est une pratique trop onéreuse pour le colon absorbé par les multiples soins à donner à ses terres et les aléas d'une exploitation que tout menace et que troublent souvent de ruineuses surprises : sécheresse siroco, criquets, phylloxera, etc.

L'installation, l'alimentation, le repos des juments qui manquent aux labours, les soins que doivent recevoir journellement les poulinières et leurs produits, — dans un pays où le sol est aride et sec huit mois de l'année et où les animaux ne connaissent guère que le collier qu'ils quittent pour prendre le licol rivé à la mangeoire, — comportent de trop nombreux écueils.

Tout cela rebute l'européen et seul l'arabe peut élever quelques poulains. Les soins dont il entoure les mères et leurs petits n'ont rien d'excessif, et, malgré la pauvreté des pâturages(?) il laisse les unes et les autres, une corde au pied, vaquer à leur aise et se tirer d'affaire. Les frais sont réduits au minimum : un « couffin » de menue paille (teben) en rentrant, quelques poignées de grains aux poulains quand ils approchent de quatre ans et que la vente prochaine exige un peu de préparation.

Le cheval du Tell a toujours souffert ; c'est généralement un cheval sans moyens, sans résistance au moment de l'achat et qui demande un crédit d'au moins deux ans avant de pouvoir répondre aux exigences d'un service un peu dur.

Sur les Hauts-Plateaux et dans les Territoires du Sud, un penchant naturel, la foi religieuse, la tradition et aussi l'intérêt poussent l'indigène à la production du cheval. Pasteur ou guerrier, le nomade a besoin de bons chevaux pour voyager et rayonner sur les vastes étendues où se disséminent les troupeaux. Et puis, les « djichs » ne lui impo-

sent-ils pas une constante préparation au combat.

Les chevaux du Sud sont engrainés de bonne heure. Poulains et pouliches sont montés par des enfants ou employés comme bête de somme dès l'âge de 16 mois et les pouliches sont livrées dès leur deuxième année à l'étalon.

Les Arabes, que l'on cite toujours comme des cavaliers accomplis, élèvent, soignent, utilisent le cheval dans des conditions telles qu'ils déroutent toutes nos connaissances hippiques. Il faut cependant bien reconnaître que leurs élèves sont de belle venue et ne portent pas les signes d'une usure précoce.

Grâce à la vie au grand air qui est la règle primordiale de leur élevage, les chevaux deviennent sobres, résistants, agiles et peuvent être mis en service de suite; et l'arabe du Tell le sait si bien qu'il se débarrasse de ses produits pour acquérir des chevaux du sud.

B. Méthodes de reproduction.

Sélection et croisements.

L'Algérie est un pays assez favorisé pour ne pas avoir besoin de s'occuper de la conservation de ses races; la nature se charge de faire le nécessaire.

Avant l'occupation française, la race barbe évoluait donc toute seule, sous l'impulsion du passé, en

harmonie avec les climats, les mœurs des indigènes. Aussi sa physionomie et ses qualités remarquables, parfaitement adaptées au pays, se transmettaient-elles invariablement, en dépit des causes de dégénérescence.

De nos jours, les choses se passent encore de même dans les régions éloignées des centres de colonisation, dans les tribus où la tradition musulmane a été davantage respectée, où les habitudes nomades restent en vigueur. Les Arabes, livrés à eux-mêmes, à leur instinct pourrait-on dire, n'utilisent que des étalons barbes et ne veulent à aucun prix de croisements.

Le mode de régénération de la race par elle-même a tout au moins l'avantage de conserver l'espèce telle qu'elle est et de ne pas l'empoisonner par des reproducteurs mal choisis.

Dès les premières années de la conquête, les nouveaux occupants s'aperçurent ou crurent s'apercevoir que le barbe ne convenait plus aux exigences de l'époque ; il fallait l'améliorer, élever sa taille et amplifier ses formes, pour répondre aux besoins de l'agriculture et des transports.

Pour atteindre le but deux méthodes pouvaient être utilisées : la sélection et les croisements. Toutes deux donnent d'excellents résultats quand elles sont employées en suivant les règles de lois bien définies qu'il est indispensable de ne pas transgresser.

Par la sélection, on pouvait améliorer la race ancienne comme on pouvait obtenir une race nouvelle

avec des caractères et des aptitudes appropriés aux exigences nouvelles.

Mais il fallait aller vite, très vite!

On négligea donc la sélection, méthode trop lente, et on eut recours aux croisements.

Tout d'abord, on prit exclusivement comme améliorateur l'étalon arabe.

Originaire des pays chauds, élevé à la même école quoique moins à la dure, il montre comme le barbe de grandes qualités d'endurance et de rusticité. Malgré sa finesse prononcée, il supporte assez bien les années de misère et atteint son plein développement sans trop garder l'empreinte des pénibles conditions de l'élevage indigène. De plus, ce croisement supprime les aléas de l'acclimatation des géniteurs et de leurs issus; or, l'adaptation au milieu a toujours été, en Algérie, — nous aurons l'occasion de le constater à nouveau, — la pierre d'achoppement de tous les croisements tentés avec des races importées.

« L'arabe transmet ses qualités à ses produits : finesse de tissus, distinction, sang » — « Il donne une vitalité telle qu'il donne ce qu'il n'a pas : taille, force, moyens de vitesse ». — « L'arabe-barbe est plus séduisant que le barbe ». — Jacoulet et Chomel (21).

Il faut reconnaître avec MM. Jacoulet et Chomel que le croisement arabe-barbe a donné de bons résultats comme types. Il est curieux également d'observer que le pur sang arabe donne avec le barbe

des produits de grande taille. Mais il faut aussi constater, et les colons ne tardèrent pas à s'en apercevoir, que l'amélioration recueillie de ce croisement se cantonne à la taille, aux qualités de sang, de distinction et d'allures, et ne pousse pas précisément le barbe vers sa nouvelle utilisation qui tend à en faire un cheval de trait.

Dans le commun, l'arabe-barbe, serré dans son devant, manque souvent d'unité; ses canons sont grêles et l'attache un peu longue de son rein le rend moins apte au service de la selle que le barbe. Enfin d'une manière générale, il se montre moins résistant.

Les étalons arabes furent bientôt délaissés.

Tour à tour les étalons français et anglais firent leur apparition. Les anglo-arabes, pur-sang anglais, anglo-normands, ardennais, tarbais, bretons, etc. donnèrent lieu aux croisements les plus abracadabrants, les plus inconsiderés.

Les résultats furent naturellement désastreux. La colonie fut infestée de métis pour la plupart ratés, usés avant l'âge où ils auraient dû raisonnablement entrer en service, perdus dans leurs aplombs et ruinés dans leurs membres pour avoir été mis trop tôt au travail.

Imbus de préjugés et d'idées erronées, les premiers colons, sous prétexte de bousculer des siècles de routine, avaient fait exactement le contraire de ce qu'ils devaient faire. Au lieu d'exalter les tendances naturelles de la race, ils en avaient pris le contre-pied,

En prétendant que l'on pouvait obtenir partout les mêmes produits avec les mêmes moyens ils avaient méconnu l'influence du sol, de la nourriture, du climat, des soins et du mode d'élevage, facteurs essentiels en matière de croisement.

La reproduction, quand il s'agit d'améliorer une race ne peut marcher sans direction et réclame savoir, esprit d'observation, unité de vue et persévérance. Elle ne peut être abandonnée à l'initiative privée.

ETABLISSEMENTS HIPPIQUES DE L'ALGÉRIE.

LEUR FONCTIONNEMENT

Les établissements hippiques furent créés, en Algérie, en 1855, pour diriger et encourager la production et l'élevage des chevaux d'armes nécessaires aux besoins de l'armée et faciliter la remonte des régiments de cavalerie.

Ils comprenaient : trois dépôts-mixtes d'étalons et de remonte ; un par province :

Le dépôt de Mostaganem, avec une succursale à Oran ;

Le dépôt de Constantine, avec une succursale à Sétif ;

Le dépôt de Blida avec deux succursales : Mustapha (Alger) et Miliana.

La jumenterie de Tiaret ne fut créée qu'en 1877. Elle devait fournir « des géniteurs de choix : 1° des

étalons de pur sang oriental ; 2° des reproducteurs de race barbe améliorés par des croisements syriens (arabe-barbes) ; 3° des reproducteurs de race barbe améliorés par une sélection bien entendue » (23).

Par suite de cette organisation de dépôts-mixtes, organisation qui subsiste encore aujourd'hui, Haras et Remontes ne forment qu'une seule administration sous la haute direction d'un général de division et d'un officier supérieur, directeur.

Les officiers des dépôts, réunis en « Comités » sont alternativement chargés d'acheter des chevaux et de diriger la reproduction. A l'époque la plus active des opérations d'achat et de la monte, des officiers du grade de capitaine ou de lieutenant, détachés temporairement de leur corps, sont mis sur leur demande, à la disposition des commandants de dépôt pour compléter les comités dont la composition est la suivante :

Président : le Commandant de l'établissement.

Membres : deux officiers, dont un vétérinaire.

Le Service des Remontes a soulevé de tous temps de nombreuses critiques, le plus souvent fondées, mais toujours exagérées.

La critique est facile, mais avant de s'y livrer il importe de tenir compte des multiples difficultés de l'œuvre à accomplir et connaître les moyens dont on dispose pour les surmonter. Il faut envisager dans leurs grandes lignes les méthodes utilisées, apprécier les avantages et les inconvénients qu'elles

peuvent présenter, noter les fautes commises dans leur application, et juger l'ensemble d'après les résultats obtenus.

Le plus grand mérite du Service des Remontes d'Algérie est d'avoir édicté, dès leur origine, un Règlement et de l'avoir strictement et invariablement maintenu.

Les principes de la reproduction étant bien arrêtés et solidement établis, leur application a pu pécher en bien des points, des tâtonnements, des erreurs ont pu se produire mais non des incohérences.

Ce n'est pas avec un Règlement qu'on produit du cheval mais il faut néanmoins une direction pour choisir de bons étalons, s'en servir d'une façon rationnelle, bien conduire les appareillements.

Les Haras furent supprimés en 1790, en France, non seulement « parce qu'ils étaient nuisibles au progrès », mais « parce qu'ils étaient nuisibles à cause des changements incessants des systèmes suivis, abandonnés et repris » (22).

Semblable reproche ne saurait être adressé au Service des Remontes qui a agi avec persévérance, avec suite, avec ténacité, ne défaisant pas le lendemain ce qu'il avait fait la veille.

La consigne inflexible, — la routine militaire diront certains, — a parfois du bon.

a) *Choix des géniteurs.* — Chargé de diriger la reproduction de la race chevaline indigène, le Ser-

vice des Remontes visa tout d'abord au maintien des qualités acquises, puis à leur perfectionnement.

Pour produire le cheval de troupe, qui se passe fort bien d'élégance, de brillant, mais dont les qualités de premier ordre sont la sobriété, la rusticité, la résistance à tous les services, mieux vaut un barbe ordinaire, un peu commun, solidement charpenté, ayant du fond. Le Service des Remontes fit ce que l'Arabe avait fait de tout temps : une sélection attentive des reproducteurs de la race même.

Puis, pour améliorer le cheval barbe, l'élévation de la taille et l'amplification des formes furent recherchées par le croisement avec l'arabe, le seul géniteur adapté au sol, approprié aux ressources culturelles du pays, le seul qui puisse apporter les améliorations demandées sans altérer les caractères essentiels de la race barbe et lui faire perdre ses qualités.

Le sang arabe fut introduit soit directement soit en mélange après avoir formé l'arabe-barbe.

Enfin, sacrifiant au goût du jour qui alors déjà exigeait toujours plus de vitesse, on eut recours au sang anglais. Quelques étalons de pur-sang anglais et anglo-arabe prirent place dans les dépôts à côté des étalons barbes, arabes et arabes-barbes.

C'était un contre-sens ! une hérésie !

Pour multiplier et améliorer le cheval barbe, produit brut de la nature, il faut un cheval qui soit comme lui produit brut et ne doive pas ses qualités aux combinaisons les plus raffinées d'un élevage

artificiel. Sauf quelques très rares exceptions, le sang anglais n'a pas réussi et ne pouvait réussir en Algérie où l'agriculture, les mœurs, les ressources des indigènes réclament un cheval sobre et rustique.

Les étalons anglo-arabes ont été supprimés ; un petit nombre d'étalons de pur-sang anglais servent encore, chaque année, quelques juments et fournissent une carrière sans éclat.

b) *Achat des étalons* — Les commissions de remonte, telles qu'elles existent remplissent parfaitement leur mission et donnent toute satisfaction quand il s'agit des achats de chevaux.

Les critiques que ces commissions encourent de la part des officiers de cavalerie, au moment de la réception des jeunes chevaux dans les corps de troupe, ne sont pas fondées. Il faut tenir compte, en effet de la valeur moyenne des sujets qui sont présentés à ces commissions ; il faudrait expliquer aussi le parti-pris manifesté dans leurs appréciations par certains chefs de corps qui ne jugent la valeur d'un cheval que par son degré de sang et par sa grande vitesse.

Ce qui est indéniable, c'est que l'ensemble des chevaux de troupe est bon et que les régiments de cavalerie d'Afrique sont remontés en chevaux de même espèce, de même coupe, de même tempérament.

Mais ces commissions présentent-elles les mêmes

aptitudes quand elles sont appelées à choisir et à acheter un étalon, quand il leur faut déterminer le programme de ce géniteur, lui assigner une place dans la station d'une région où son type, ses qualités correspondront au type et aux qualités moyennes des juments qui lui seront présentées.

Pour diriger la reproduction, il ne suffit pas de connaître un règlement soigneusement étudié et établi d'après des méthodes rigoureuses ; il ne suffit pas d'une grande expérience, de beaucoup de bonne volonté, il faut tout un fond de connaissances scientifiques : zootechnie, anatomie, physiologie, dynamométrie, agronomie, pathologie, etc., etc.

« La multiplication et l'amélioration d'une race sont fonctions des sciences naturelles et agricoles ».

Les commissions de remonte ont-elles alors l'autorité voulue?

Loin de nous la pensée de vouloir incriminer ici toute une organisation d'officiers distingués, hommes de cheval accomplis, animés du meilleur esprit et dont nous avons pu apprécier la haute valeur morale et les excellents sentiments de franche camaraderie, au cours d'un séjour de trois années à la succursale de remonte d'Oran où nous étions attaché comme officier acheteur au Comité de remonte. Cependant, nous sommes obligé de reconnaître que nous avons trop d'étalons qui ne valent pas grand'chose comme type et qui ne valent rien comme reproducteurs. Nos dépôts de remonte en regorgent et nous n'exagérons rien en avançant que les mé-

diocrités composent la bonne moitié de l'effectif.

Un bel étalon, fort, membré, ample, profond, à grand développement musculaire, voire même avec des performances, n'est pas forcément un bon étalon. Le géniteur n'est rien par lui-même : il ne s'affirme que dans sa production et ne vaut que par ce qu'il donne.

Pour choisir un reproducteur il faut pouvoir apprécier non seulement les caractères externes mais encore la nature intime des tissus. Il faut avoir une connaissance approfondie de l'anatomie des régions ; il faut se rendre compte du mécanisme de production des tares osseuses pour écarter certaines dispositions articulaires défectueuses.

Savoir discerner chez un géniteur la somme des qualités transmissibles qui donneront au produit son maximum d'aptitude en tant que cheval de service : là est la véritable difficulté à vaincre, difficulté presque insurmontable pour l'officier-acheteur insuffisamment préparé à sa mission par son éducation scientifique.

c) *Répartition des étalons dans les stations de monte.* — Le règlement prescrit que les étalons ne doivent être désignés pour une région déterminée qu'après une étude sérieuse des conditions de l'élevage qui s'y pratique et la nature des poulinières qui s'y rencontrent. S'assurer si les reproducteurs conviennent au pays constitue certainement un des côtés les plus délicats du rôle qui

échoit aux commandants des dépôts de remonte.

Chaque contrée comporte non seulement son climat, ses coutumes, ses ressources culturelles, mais aussi des électeurs et leurs élus. Et nous sommes obligé de constater que la répartition des étalons dans les stations de monte se fait trop souvent au hasard, sur la demande du député, d'un maire ou de quelque électeur influent.

d) *La monte dans les stations.* — Pendant la saison de la monte, les étalons sont répartis dans les stations disséminées sur tout le territoire jusqu'aux confins du Sahara. Des sous-officiers, des brigadiers, parfois même de jeunes soldats n'ayant que quelques mois de service exercent les fonctions de chef de station.

Et ici apparaît la déplorable fragilité de la base sur laquelle repose tout l'édifice !

De ces chefs de station, absolument incapables de faire autre chose que de surveiller le pansage et la promenade des chevaux, va dépendre entièrement le sort de l'élevage de toute une région. Après avoir anonné quelques pages de la théorie sur la monte, ces hommes se trouvent aux prises avec les multiples difficultés qui surgissent toujours lorsqu'il s'agit de passer de la théorie à la pratique.

Ils doivent appareiller étalon et jument selon la race, l'âge, la taille, l'ampleur, la robe, etc. Ils doivent s'assurer des qualités et des défauts communs à l'étalon et à la jument, puis des qualités et des

défauts spéciaux que présentent l'un et l'autre géniteurs ; éviter d'assortir des reproducteurs ayant le même défaut ; corriger les défauts de l'un par les qualités de l'autre ou corriger les défauts par les défauts contraires ; écarter les contrastes, etc. etc.

A tout instant, ils ont à résoudre les problèmes les plus ardues sur la sélection, les croisements, la consanguinité, l'hérédité, toutes choses dont ils ignorent jusqu'à l'existence

Bref, nos chefs de station ont à faire journellement de la zootechnie sans le savoir.

Les résultats ? Pitoyables certainement !

Gardons-nous des exagérations.

La nature tend une main secourable au malheureux chef de station, dans la lourde tâche qui lui incombe.

« La race barbe a conservé son type primitif, Tous les individus qui la composent présentent les mêmes aptitudes. Les mêmes moyens peuvent donc être employés pour les perfectionner puisque tous ont les mêmes défauts, et chaque sujet ne demande pas une étude spéciale, comme cela se produit en France, en raison de la diversité des croisements ». De là une grande simplification apportée dans le rôle du cavalier de remonte, qui parmi tant d'autres n'a généralement retenu qu'une méthode, la seule qu'il met en pratique. « Corriger les défauts de l'un, par les qualités de l'autre. »

Et nous devons reconnaître que ce mode d'appareillement donne souvent de bons résultats et jamais

d'insuccès, son abus pouvant conduire tout au plus à la production de sujets moyens ou simplement passables.

e) *Encouragements à la production.* — Pour encourager la production et l'amélioration de la race chevaline, le Service des Remontes, s'inspirant des moyens utilisés en France, a institué en Algérie :

Les courses.

Les primes.

Un stud-book de la race barbe.

COURSES.

Etablies et réglementées par l'Etat, en 1855, les courses furent bien accueillies par les Arabes qui les pratiquaient de temps immémorial.

Elles étaient, alors, loin d'être ce qu'elles sont de nos jours ; elles n'étaient « ni un jeu, ni une spéculation ». Sans entraînement spécial, les chevaux prenaient part à la lutte et parcouraient 6-8-12 jusqu'à 20 kilomètres, sur des terrains accidentés, sous un poids de 60 à 70 kilogs. Après la course, vainqueur et vaincus rentraient au douar et reprenaient leur rude service.

Ces courses de fond entretenaient l'amour du cheval en même temps qu'une belle émulation parmi les tribus ; elles permettaient aussi de distinguer les sujets d'élite pour les utiliser comme étalons.

Les épreuves sportives, telles qu'elles sont pratiquées aujourd'hui, sous l'égide de sociétés hippiques, peuvent tout au plus singulariser des individus. Les performances du turf sont établies à la suite d'épreuves de vitesse qui n'ont rien à voir avec les conditions de vie et de travail qu'imposent les nécessités journalières.

Pour obtenir une grande vitesse de quatre à cinq minutes, on a haussé la taille, ou plutôt allongé les membres ; on a étiré les muscles de la locomotion sans s'occuper de les développer. Les sujets soumis à un entraînement nullement en rapport avec leur âge et leurs moyens sont tarés avant de pouvoir être employés à la reproduction.

Il s'agit avant tout de gagner le prix ! Qu'importe au propriétaire l'amélioration de la race s'il perd la course ! Que lui importe la dégénérescence s'il gagne !

En somme les courses ne peuvent qu'améliorer des chevaux de courses, mais ne sauraient, en aucune façon, développer chez les individus qui sont soumis à un pareil exercice, autre chose que des qualités étroitement définies et par conséquent nullement en rapport avec les exigences d'une utilisation. La sélection par la vitesse exclue l'étoffe, le muscle, la résistance, et, dans ces conditions il serait puéril de s'attacher à de telles pratiques pour tenter d'améliorer et à plus forte raison de régénérer une race.

Les premiers essais des chevaux barbes dans les courses ont été concluants. Malgré les performances

de quelques-uns d'entre eux, ils ont disparu des hippodromes devant le pur-sang professionnel.

Le barbe n'est pas un cheval de courses ; les luttes entre barbes n'ont rien de passionnant et les plus entêtés ne peuvent pas ne pas reconnaître qu'ils préfèrent voir s'aligner au poteau les descendants du Sancy, de Dolma-Bagkché, de Sansonnet, de Loudun, de Chalet, que de simples barbes, de « pauvres barbillons » fussent-ils Ben-Chicao, Professor, Bou-Abdelli ou autres fameux dont le souvenir nous hante encore.

Les courses, en amenant en Algérie d'abord les chevaux truqués, puis en favorisant l'infusion du sang à la race indigène, en fraude ou au grand jour, enfin en ouvrant les hippodromes aux pur-sang, ont fait pour le cheval barbe plus que toutes les sociétés d'encouragement de la colonie.

Sans l'intrusion bienfaisante des truqueurs, nous aurions peut être vu déformer nos chevaux en les appliquant, malgré eux, malgré tout, à un travail dont l'effort était, sinon au dessus de leurs forces, du moins en contradiction avec leur destinée.

Hâtons-nous d'oublier ces produits délicats, nerveux, irritables, décousus, longs de rein, à côtes plates, issus des croisements avec les chevaux anglais. De vrais dégénérés ceux-là et qui n'ont plus rien du barbe.

Laissons au barbe la gloire de compter parmi ses ancêtres Godolphin-Arabian, l'un des pères du pur-sang anglais et respectons en lui les qualités d'endu-

rance et d'énergie que plusieurs siècles d'utilisation rationnelle, sous ses anciens maîtres, ont réussi à lui donner.

Les courses de la guerre, organisées par le Service des remotes en territoire militaire, ont perpétué la saine tradition et là encore la persévérance, « la routine » a lutté contre la mode du jour.

Malheureusement le fond a été quelque peu sacrifié à la vitesse. La distance à parcourir (3000 m.) est insuffisante, et il n'est pas assez tenu compte du poids du cavalier, généralement un enfant.

Il faut savoir gré aux Comités de remonte d'exclure des épreuves tout sujet, quelle que soit son origine, s'il présente des tares ou s'il n'offre pas les qualités requises pour la reproduction : sage réglementation depuis trop longtemps tombée dans l'oubli, pour les épreuves civiles.

PRIMES.

Par le fait même de leur organisation, les remotes s'intéressent à l'étalon et à son produit plus qu'à la jument.

Des concours de juments poulinières et de pouliches ont été instaurés en vue de remédier à cet inconvénient.

Ce mode d'encouragement à l'élevage donne de bons résultats et ne pêche que par un seul point : l'importance trop minime et le nombre trop restreint des primes distribuées.

STUD-BOOK

La création du Stud-Book de la race barbe, en 1886, fut un précieux encouragement à l'amélioration de la race et a, depuis, contribué puissamment à sa conservation.

Tels qu'ils fonctionnent, malgré leurs imperfections et leurs moyens d'action insuffisants, les Etablissements hippiques d'Algérie ont rendu et continuent de rendre de grands services. Le zèle et l'activité du personnel sont louables et les résultats obtenus, s'ils n'ont pas atteint le but souhaité, sont du moins très appréciables.

Mais de larges et profondes réformes sont à opérer si l'on veut faire mieux et plus que par le passé.

En Angleterre, où tout le monde sait se conduire cependant, dans les centres où l'on s'occupe d'élevage, il existe une commission sanitaire qui examine les reproducteurs au point de vue des tares et des maladies héréditaires et dont les décisions sont sans appel. Ajoutons que cette commission est composée de trois vétérinaires dont deux jugent et le troisième arbitre entre les deux premiers quand il y a désaccord (24).

Nous ne demandons pas l'institution d'une commission identique à celle qui fonctionne en Angleterre et qui éliminerait sans pitié tout ce qui est mauvais dans nos Dépôts.

Mais ce qu'il faut créer, c'est à côté des commissions d'achat qui s'occuperont uniquement de la remonte des corps de troupe, une organisation spéciale qui aura dans ses attributions l'achat des étalons et la surveillance de la reproduction et de l'élevage.

Dans un pays où le colon ne sait rien des choses de l'élevage, quand il n'est pas bourré d'idées extraordinaires et absurdes qui vont à l'encontre de la logique la plus élémentaire, où l'indigène laisse faire, il faut opposer à l'ignorance et à l'indifférence une direction ferme et entendue. Il faut dresser des chefs de station de carrière qui désigneront, pour chaque jument, l'étalon qui convient le mieux.

Acheter de bons étalons, s'en servir d'une façon rationnelle, faire une sélection sévère et judicieuse des juments, apporter dans tous ces travaux un esprit de suite, beaucoup d'attachement, de patience, de ténacité, et la race barbe conservera sinon ses caractères extérieurs dans leur intégrité première, du moins ses qualités inestimables. Peut-être affirmera-t-elle quelques traces de son croisement avec l'arabe : plus de taille, plus de finesse, un peu de distinction, une pointe d'excitabilité, toutes choses qui viendront ajouter à sa valeur.

C. — Conditions culturelles.

Croisements d'implantation — Le cheval de trait agricole.

La fertilité du sol, subordonnée elle-même à la nature géologique du sous-sol, exerce une très forte influence sur la croissance des animaux ; aussi est-il indispensable, lorsqu'on veut améliorer une race, d'améliorer en même temps les méthodes de culture, de fertiliser les terres et de récolter en abondance du grain et des fourrages.

En matière de production chevaline, le choix des géniteurs est un facteur dominant, mais son action doit coïncider ou mieux avoir été précédée par celle des facteurs hygiène et alimentation. Ce que Sanson traduisait :

« Les principaux facteurs de la reproduction chevaline sont, dans l'ordre d'importance : le coffre à avoine. — papa. — maman ».

L'influence d'une bonne alimentation sur la nature et le développement des élèves est de toute évidence et ne saurait être contestée.

« Si j'en'avais vu la jument faire les chevaux, je croirais que c'est l'orge ». disait Sidi Hamed-ben-Yousseuf.

Cependant cette influence du facteur-alimentation a été et est encore trop souvent sinon méconnue du moins oubliée lorsqu'il s'agit non seulement de la production mais d'une véritable transformation de la race par des croisements d'implantation.

Avant de recourir à ces croisements, il faut se préoccuper de savoir si l'importation est raisonnée, si elle convient au mode d'élevage, aux conditions climatiques et aux ressources culturelles du pays.

Bien peu, parmi ceux qui s'occupent d'élevage semblent se soucier de ces principes élémentaires de zootechnie.

Buffon fit de l'amélioration des races une simple question de sujets pris dans des climats opposés. Il suffisait, croyait-il, pour améliorer une espèce, d'éviter la consanguinité et d'utiliser les croisements seuls des races du midi par celles du nord et vice-versa (26).

Bourgelat partagea et soutint les mêmes idées (27).

Ces théories acceptés comme acte de foi, firent aux races françaises un tort considérable.

Les erreurs sont des leçons précieuses ; elles doivent nous montrer les écueils à éviter. Malheureusement, en matière d'élevage, les erreurs du passé, dans lesquelles on retombe inévitablement toutes les fois que l'on ne veut pas tenir compte des lois auxquelles la nature astreint les êtres et les choses, sont toujours les erreurs du moment.

Les résultats peu encourageants des divers croisements tentés jusqu'à ce jour, en Algérie, n'ont pas rebuté les colons qui persistent à poursuivre la réalisation du « cheval agricole » de leurs rêves. — Constatons que les encouragements les plus autorisés ne leur font pas défaut.

Notre confrère, M Bonnefoy, quelques années

avant la Grande Guerre, présentait aux délégations financières un vœu tendant : « 1° à ce que les batteries d'artillerie stationnées en Algérie soient remon-tées, dans la proportion de 50 %, en juments ; — 2° que ces juments soient d'office réformées à 10 ou 12 ans, pour faire souche en Algérie ; — 3° que la Direction de l'Agriculture subventionne largement l'importation des étalons et des juments de trait ».

L'idée serait excellente si la réalisation d'un tel vœu ne se heurtait à des difficultés presque insur-montables et ne risquait de donner des résultats opposés à ceux que l'on recherche, c'est-à-dire une diminution de la résistance, un peu plus d'éléments disparates.

Vers la même époque, M. Monod, alors vétérinaire en 1^{er} du dépôt de Constantine, écrivait, à propos du cheval barbe utilisé comme cheval de trait dans l'artillerie, une lettre adressée à la Société centrale de médecine vétérinaire et dont les conclusions peuvent se résumer ainsi :

« Malgré les nombreux avis contraires, je crois qu'il y a lieu de faire de la sélection en s'aidant d'une alimentation riche et d'une gymnastique appropriée au trait ; mais cependant, en tenant compte de la longueur de cette méthode et des besoins urgents, on pourra s'aider du croisement en utilisant les barbes sélectionnés avec les juments de trait léger importées, réservant l'emploi des étalons importés pour les métis et pour les juments barbes exceptionnelles. »

Devenu Vétérinaire-principal, chef des Services vétérinaires et zootechniques du Maroc, M. Monod n'a pas abandonné ses conceptions au sujet de la production d'un cheval de trait apte aux travaux agricoles ; mais cette fois, ayant l'occasion et le pouvoir, il en a prescrit la réalisation.

Le service des Haras marocains « possède quelques bons spécimens de bretons dont les services sont donnés à quelques juments indigènes, à certaines importées et à des juments bretonnes de l'armée confiées à des agriculteurs » (28).

M. le Pr Dechambre, après avoir relaté l'introduction des étalons bretons et leurs croisements avec les éléments locaux, formule quelques réserves sur la réussite de l'entreprise : « Ces divers croisements doivent réussir à donner un cheval de trait, un cheval agricole, des poulinières qui seront conservées dans les fermes pour le travail des champs, mais à la condition toutefois que l'alimentation des reproducteurs et des jeunes soit assez abondante » (28).

Voilà nettement posée la question de la suffisance ou non des ressources culturelles mises par la colonie au service de son élevage. Ne préjugeons pas et attendons la réponse !

M. Trouette, directeur du Service vétérinaire et zootechnique de l'Algérie, dans un ouvrage publié, en 1906, sous le titre « *La production du cheval agricole en Algérie* » préconisait, comme une nécessité économique, l'élevage du cheval de trait. A cet effet,

il conseillait le croisement d'étalons bretons avec des juments du pays, choisies parmi les plus lourdes, les plus robustes et les moins nerveuses, et donnait tous les conseils d'usage, tous les moyens complémentaires (hygiène, alimentation, etc.) pour mener à bien la production du cheval agricole (39).

Et voici qu'en 1924, 18 étalons bretons « appréciés des éleveurs » ont fait la saillie dans les stations de monte, en Algérie.

Désormais les remontes n'encourront plus le reproche de poursuivre uniquement la production du cheval de selle et de délaisser la reproduction du cheval de trait.

Les Commissions des Primes, ne signalent-elles pas dans leurs rapports, dès 1925 « des produits de belle venue » issus de ces étalons bretons !

Petits poulains deviendront grands. Prêtons leur vie et nous jugerons « ces poulains de bonne venue » lorsqu'ils seront devenus « chevaux de trait agricoles ».

Il est indispensable de se bien pénétrer de ces principes : « 1° Toujours la race croissante transmet au produit plus de la moitié de ses exigences ;

2° Tout croisement, qui éloigne le cheval de son type initial, annihile d'autant chez lui les facultés d'adaptation à son milieu d'origine et par conséquent diminue sa résistance. »

Or les conditions de la vie sont telles, en Algérie, qu'elles rendent impossible l'élevage productif d'une race importée et qu'elles s'opposent au déve-

loppement normal des issus de cette race, même croisés avec des chevaux du pays.

Ne voyons-nous pas depuis longtemps à l'œuvre ces étalons importés, approuvés et autorisés, généralement trotteurs en rupture d'hippodrome et dont la saillie berce les espoirs des éleveurs qui leur conduisent leurs juments barbes ? Peu de produits sortent de ces alliances qui répondent par la suite aux espérances de leur propriétaire.

Le facteur-milieu d'élevage restera toujours la condition *sine qua non* à laquelle est attaché le succès.

Ces produits breton-barbes ne réussiront que dans les contrées fertiles, des pays d'herbages où ils pourront être laissés en liberté en toute saison, pendant la durée de l'élevage proprement dit. L'allaitement prolongé, le sevrage méthodique, l'alimentation régulière des juments et des poulains sont les sensls garants de la réussite.

L'indigène et le petit colon ne sont pas des éleveurs des Côtes-du-Nord. Les prairies naturelles, fumées, semées et régulièrement entretenues sont rares en Algérie ; les pacages et les terrains de parcours ne peuvent convenir qu'aux troupeaux ; la culture de l'avoine très réduite ne produit que 2.288.000 quintaux pour toute la colonie.

En face des ressources culturelles et des conditions de l'élevage actuelles, ces croisements ne peuvent donner que des mécomptes. La race bretonne sur un sol ingrat ne trouvera que des moyens d'existence

insuffisants, et les poulains, abandonnés à eux-mêmes, végéteront dans un état voisin de la misère.

Indubitablement, il faudrait pouvoir importer quelques milliers d'hectares de bonne prairie en se chargeant de ces étalons d'un autre pays.

A force de savoir et d'argent on peut faire le cheval agricole partout ; mais les conditions d'un élevage économique doivent s'allier à celles d'une production naturelle. « Partout ailleurs l'obtention d'un cheval réussi n'est que le résultat coûteux d'une heureuse fantaisie » (P. Déchambre).

Une guerre déclarée à la nature, une lutte constante contre la force de son influence est trop inégale. C'est une folie ! Et chez tous ces métis, délicats, moins rustiques, trop gros mangeurs, à part quelques rares exceptions, nous observerons tôt ou tard non seulement les signes d'une véritable dégénérescence physique mais encore la disparition totale des qualités morales et des aptitudes du barbe. Nous constaterons la mort du cheval barbe

CONCLUSIONS

L'Algérie se trouve dans une situation privilégiée quant à sa production chevaline, remarquable par son importance numérique, la qualité et la diversité de ses modèles.

Si le cheval barbe est surtout le cheval de selle étoffé, avec du sang et des allures suffisantes, que réclame notre Cavalerie d'Afrique, il se présente également, dans certaines régions, avec des caractères qui le rendent apte à l'attelage.

Tracteur à aptitudes moyennes, il évolue alors entre le cheval à deux fins, — c'est-à-dire le cheval d'artillerie interchangeable, — et de trait léger propre aux transports et aux travaux de culture.

Ses deux adaptations professionnelles, la selle et le trait léger, font du barbe un modèle de cheval appelé à trouver, longtemps encore, son utilisation dans la colonie.

Il est, dans la vie des races, comme dans celle des peuples, telles époques où tout semble se concerter pour menacer l'avenir.

C'est une de ces périodes que traverse actuellement la race chevaline ; mais elle en a vu bien

d'autres, et, sans faire montre d'un optimisme béat qui refuse de voir l'étendue du mal pour s'éviter de chercher les remèdes, on peut constater qu'en dépit du rude coup porté par le conflit mondial, au cours duquel non seulement les meilleurs chevaux mais aussi les juments poulinières furent réquisitionnées, en dépit également de la concurrence opposée par l'automobile, l'élevage algérien est moins atteint et se trouve dans une situation moins critique que l'élevage français.

En Algérie, les conditions économiques créées par les progrès de la traction mécanique et les modifications apportées dans les organisations militaires, au lendemain de la guerre, n'ont que faiblement frappé les débouchés. Les besoins en chevaux de l'armée, de l'agriculture et du commerce, n'ont jamais cessé de donner une forte impulsion à la production chevaline.

Les Remontes, en 1924, ont acheté dans la colonie :

89 étalons

72 chevaux de tête

1.107 chevaux de troupe

271 mulets.

soit 25 % des animaux présentés. Et ces chiffres, sensiblement supérieurs à ceux de 1913, ont dû être dépassés, au cours de ces deux dernières années, en raison de la nécessité de remonter la cavalerie des troupes d'opérations du Maroc, dont l'effectif s'éle-

vait, au 1^{er} janvier 1927 à 24.802 chevaux, pour la plupart de provenance algérienne.

Dans la colonie, — où tout le monde est cavalier ou croit l'être — les chevaux se maintiennent dans leurs diverses utilisations. Les voitures de place, les diligences sont encore en service. De nombreux chevaux sont toujours employés dans la culture, sur la petite propriété où le colon ne peut travailler avec le tracteur, dans les vignes et les terrains accidentés où le cheval et le mulet (et le mulet veut la jument), restent les moteurs de choix.

Voilà pour le présent ! Et tout un ensemble de circonstances exceptionnellement favorables à la race barbe viennent autoriser les plus belles espérances et permettre de bien augurer de l'avenir.

Le nouveau projet de loi des cadres maintient intacte la cavalerie de l'Afrique du Nord avec ses 19 régiments alors que la cavalerie de France, déjà bien sacrifiée, ne doit plus compter que 25 régiments.

Les régiments de cavalerie d'Algérie, n'étant remontés qu'en chevaux castrés et entiers, les juments resteront toutes dans le pays où elles seront, pour la plupart, utilisées comme poulinières.

Enfin, les nations étrangères, à change élevé, (Anglais, Espagnols), apprécient les qualités de nos chevaux nord-africains et le nombre toujours croissant des exportations ne peut qu'apporter un précieux encouragement à la production chevaline.

La dégénérescence de la race barbe !

Heureuse déchéance d'une race qui dégénère avec ces chevaux des Flittas, du Khenchela, de Tébessa, du Hodna, de M'sila, de Djelfa, aux lignes si belles qu'elles font croire à l'infusion du sang anglais ; avec les modèles puissants et musclés de l'Habra, de la Mina, de Tiaret, des Rhiras, des Heumas ; avec ce cheval merveilleux qui, d'après les enseignements de la campagne du Riff, demeure le véritable cheval de guerre, dans les expéditions coloniales.

L'admirable barbe qui a trouvé en lui, et en lui seul, les forces prodigieuses de rebondissement qui l'ont sauvé de la dégénérescence à travers les siècles, est encore capable de surprenantes choses et mérite qu'on s'occupe de lui, plus et mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour.

Aidons-le. Travaillons avec lui et pour lui.

C'est une œuvre de longue haleine à laquelle nous sommes conviés, car les progrès de l'élevage, sous tous les cieux, nécessitent la science et une application lente et raisonnée.

Mettons-nous à la tâche, sans nous laisser entraîner par le désir d'arriver rapidement, ni arrêter par les obstacles qui pourront surgir. Agissons avec persévérance après avoir adopté des méthodes bien comprises, conformes à la nature et bien adaptées aux besoins du pays.

Il suffit d'assister aux séances d'achat ou aux primes pour être favorablement impressionné par le

nombre et les qualités des animaux présentés et se rendre compte de l'état actuel de l'élevage.

Il existe toute une réserve de chevaux, étoffés, membrés, profonds, énergiques, vigoureux, et c'est dans cette réserve qu'il faut puiser pour produire le cheval de selle et le cheval de trait léger demandés par l'armée, le commerce et l'agriculture. Quant au cheval de gros trait, nettement concurrencé par la traction automobile, il n'y a pas lieu de se porter vers sa production que rendront d'ailleurs toujours déplorable les conditions climatériques, culturelles et économiques de la colonie.

Utilisons les étalons du pays et attachons-nous tout d'abord à produire le barbe par le barbe.

« C'est dans la pureté de la race que résident les éléments essentiels de la conservation de cette race. — Aussi bien chez l'homme que chez les animaux, on n'obtient rien de bon qu'avec des individus de race pure, fixés sur le sol qui, par les effets d'une longue hérédité, correspond aux besoins physiques de leur constitution. » — D^r Bérillon (30).

Tout le monde est d'accord pour reconnaître les précieuses qualités du cheval barbe.

On lui reproche son défaut de taille et son manque d'ampleur. Elevons sa taille et recherchons le développement de ses formes pour le mettre plus en rapport avec les besoins de notre époque !

C'est une simple question de progrès agricole, une affaire de quelques boisseaux de grains.

« La taille, dit l'Arabe, est dans le sac d'orge ».

Grandissons notre cheval par une nourriture plus abondante et plus substantielle, et non par des croisements qui le plus souvent ne donnent la taille qu'au détriment des qualités physiques et morales de la race.

Evitons de suivre les errements du passé et ne commettons à aucun prix la grossière erreur de faire appel à des immixtions de sang étranger, à des géniteurs de race antagoniste, sans affinités biologiques, pour procurer au barbe des aptitudes nouvelles.

Est-ce à dire que seul l'étalon barbe doit être utilisé à l'exclusion des étalons arabe et arabe-barbe ? — Non, certes ! — Cette prohibition du sang arabe que nous souhaiterions absolue dans les régions des Hauts-Plateaux et des confins du Sahara, où la race barbe s'est conservée dans un état voisin de son intégrité première, ne saurait être que néfaste si elle était appliquée sans restrictions dans le Tell. Ici, pendant des siècles, la race barbe s'est trouvée mêlée à la race arabe, par des croisements constants ; la production chevaline est « en état de variation désordonnée », et le manque d'harmonie, l'insuffisance de puissance héréditaire, observés chez un grand nombre d'individus, ne s'atténueront qu'avec la persistance des croisements arabe et arabe-barbe.

En utilisant les étalons les mieux appropriés, en conduisant judicieusement les accouplements, nous obtiendrons une heureuse production.

Mais, un bon poulain ne fait un excellent cheval que si son élevage est rationnel : d'où l'obligation d'appliquer avec discernement les méthodes d'élevage, d'ordre général : sélection raisonnée et conservation des meilleurs pouliches et poulinières, amélioration du sol et des cultures, amélioration de l'hygiène et de l'alimentation, sevrage moins hâtif, mise en service plus tardive, etc.

Ne ménageons ni les encouragements, ni les conseils, aux éleveurs, colons ou indigènes. Poursuivons l'amélioration du mode d'élevage actuel, sans toutefois apporter de trop profondes modifications qui pourraient entraîner la perte ou diminuer les aptitudes fondamentales de la race.

N'oublions pas que si le cheval barbe est sobre, rustique, vigoureux, résistant aux fatigues et aux intempéries, il doit en grande partie ses remarquables qualités au genre de vie que lui imposent les Arabes dont il partage la rude existence !

Vu : le Président de la thèse
GOSSET.

Vu : le Doyen,
ROGER

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Richard* (du Cantal). — Traité de la conformation du cheval suivant les lois de la physiologie et de la mécanique. Paris, 1850, p. 467.
2. *Daumas* (Général). — Les chevaux du Sahara. Paris, 1858, p. 213.
3. *Vallon*. — Traité d'hippologie, t. II, 1880, p. 577.
4. *Aureggio*. — Les chevaux du Nord et de l'Afrique, p. 231.
5. *Jacoulet et Chomel*. — Hippologie, p. 559.
6. *Lefèbre*. — Rapport au sujet de la suite à donner au vœu relatif à l'institution de primes pour la castration des chevaux défectueux. Conseil supérieur du Gouvernement, 1907, p. 321.
7. *Jacoulet*. — Recueil d'hygiène et de médecine vétérinaire militaires, année 1907, p. 321.
8. *Vallon*. — Traité d'hippologie, t. II, 1880, p. 576.
9. *Jacoulet et Chomel*. — Hippologie, p. 558.
10. *Vallée de Loncey*. — Le cheval d'Algérie.
11. *Gouvernement général de l'Algérie*. — Renseignements statistiques agricoles, année 1925.
12. *Dechambre (P.)*. — Traité de Zootechnie, t. II. Equidés. Paris, 1921, p. 359.
13. *Littre (E.)*. — Dictionnaire de Médecine, de Chirurgie, de Pharmacie de l'Art vétérinaire. Paris, 1893, p. 435 et 436.

14. *Bourgelat (C.)*. — Elémens de l'Art vétérinaire. Traité de la Conformation extérieure du cheval, 8^e édition publiée par J.-B. Huzard. Paris, 1832, p. 365.
15. — Idem, p. 364.
16. *Dechambre (P.)*. — Traité de Zootechnie, t. II. Les équidés, p. 193.
17. — Idem, p. 189.
18. *Bourgelat (C.)*. — Eléments de l'Art vétérinaire, p. 335.
19. *Daumas (Général)*. — Les chevaux du Sahara, p. 2.
20. — Les chevaux du Sahara. Commentaires de l'Emir Abd-el-Kader.
21. *Jaçoulet et Chomel*. — Hippologie, p. 572.
22. *Richard (du Cantal)*. — Traité de la Conformation du cheval, p. 410.
23. *Pomaret*. — Rapports annuels, 1879-1891.
24. *Revue générale de Médecine vétérinaire*, 1^{er} juillet 1908. Le cheval sain, p. 6.
25. *Sanson*. — Traité de Zootechnie, t. III, p. 157.
26. *Buffon*. — Edition Lamouroux, t. XVI, p. 228.
27. *Bourgelat (C.)*. — Traité de la conformation extérieure du cheval, p. 439.
28. *Trouette*. — La production du cheval agricole en Algérie.
29. *Dechambre (P.)*. — Traité de Zootechnie, t. II, p. 402.
30. *Bérillon (Dr)*. — Le péril de l'immigration et la défense de la Race (Revue de Pathologie comparée et Hygiène générale, n^o 298, p. 341, 5 avril 1926).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	5
CHAPITRE PREMIER. — La dégénérescence du cheval barbe d'après les auteurs. Ses causes : leur influ- ence	II
CHAPITRE II. — Origine de la race. — Evolution du type barbe. — Le cheval barbe actuel ; ses caractères ses aptitudes, ses qualités	27
CHAPITRE III. — Reproduction et élevage	46
A. — Elevage	46
B. — Méthodes de reproduction. Sélection et croise- ments	49
Les Etablissements hippiques de l'Algérie ; leur fonc- tionnement	53
a) Choix des géniteurs	55
b) Achat des étalons	57
c) Répartition des étalons dans les stations	59
d) La monte dans les stations	60
e) Encouragements à la production : Courses, Primes, Stud-Book	62
C. — Conditions culturelles. Croisements d'implantation. Le cheval de trait agricole	68
Conclusions	75
Bibliographie	83

